

# **LE CINÉMA REND-IL MÉCHANT ?**

Colloque organisé le 14 mars 2001 par le Festival international du Film fantastique de Bruxelles avec le soutien de la Communauté française

Le 14 mars 2001, le Festival international du Film fantastique de Bruxelles, en collaboration avec le Ministère de la Communauté française, organisait une journée d'étude sur le rapport d'influence exercé par le spectacle audiovisuel de fiction sur le passage à l'acte violent et l'évolution des valeurs collectives.

S'appuyant sur une étude réalisée entre mars 2000 et février 2001, la manifestation visait à alimenter le débat sur le sujet, notamment en donnant la parole aux experts en matière d'audiovisuel et de violence, aux acteurs de terrain, aux acteurs institutionnels, aux professionnels de l'audiovisuel, aux citoyens.

La Communauté française a voulu soutenir l'événement d'une part, parce qu'il s'intègre dans la continuité des actions qu'elle mène en la matière depuis plusieurs années, d'autre part, parce qu'elle considère ces rencontres publiques essentielles.

## **Allocution de Monsieur Henry INGBERG, [ Secrétaire général du Ministère de la Communauté française ]**

Bonjour à toutes et à tous.

Ce colloque est une initiative tout à fait originale.

Le Festival International du Film Fantastique de Bruxelles fait partie des événements cinématographiques les plus importants en Belgique mais bénéficie aussi d'une renommée qui dépasse largement nos frontières.

Outre les dizaines de films inédits qui y sont projetés,

le Festival est aussi réputé pour les manifestations annexes - parfois hautes en couleurs comme le bal des vampires en fin de quinzaine - qui sont organisées chaque année.

Mais, c'est la première fois que le Festival nous propose d'avoir une réflexion collective publique sur le thème de la violence et du cinéma.

Le Ministère de la Communauté française a soutenu cette initiative puisque déjà par deux fois - en novembre 1997 et en février 1999 - nous avons eu l'occasion d'organiser une audition publique sur le thème plus particulier de la violence à la télévision.

Ces rencontres faisaient suite à la signature d'un code de déontologie par les télévisions de la Communauté française et étaient essentiellement centrées sur le dialogue entre les responsables des chaînes et les représentants de ce que l'on appelle la société civile.

Je suis d'ailleurs heureux de retrouver aujourd'hui un certain nombre d'entre eux.

Même public ? Pas tout à fait puisque nous avons souhaité élargir notre audience à toutes les personnes intéressées: enseignants, pédagogues, responsables d'associations d'aide à la jeunesse, acteurs de terrain,...

Bref, à tous ceux qui se sentent interpellés par le sujet.

Nous avons également la chance de compter parmi nous des responsables politiques en la présence de Madame Nicole Maréchal, Ministre de l'Aide à la Jeunesse et de la Santé et de Monsieur Richard Miller, Ministre de l'Audiovisuel, des Arts et des Lettres. Ils ont en charge des matières qui concernent directement la réflexion que nous avons et ils ont tenu à manifester non seulement leur intérêt mais aussi leur engagement. Ils vous diront quelles sont les initiatives qu'ils ont déjà prises dans ce secteur.

L'étude de Christian Bontinckx sur le cinéma et son influence sur les comportements violents constitue un support de réflexion tout à fait intéressant. Il serait utile de comparer les hypothèses et les conclusions qui y sont développées avec un certain nombre de points que nous avons déjà relevés dans les colloques antérieurs.

Je voudrais quant à moi soulever un point: les images au cinéma ont-elles une influence sur le comportement violent des jeunes ?

La fonction d'exemplarité, la réaction de mimétisme, le fait de trouver des modèles négatifs, sont en effet des questions qui rebondissent lors de faits divers sanglants impliquant des jeunes. Dès lors, la télévision et le cinéma n'exercent-ils pas une espèce de fascination qui amène ou qui en tout cas encourage ces comportements violents ?

A contrario, et cela se retrouve également dans l'étude de Christian Bontinckx, est-ce que le fait de montrer la violence, d'en voir une représentation qui n'est pas la réalité, n'exercerait pas un effet de catharsis ?

Double polarité, donc.

Il n'y a pas de réponse unique et tranchée. Fatalement, nous serons amenés à établir des argumentations contradictoires, à nuancer les propos.

Un élément est prédominant, en réaction à l'effet possible des médias sur les comportements violents de jeunes: l'éducation à la distanciation à l'image, l'apprentissage d'une réflexion critique. C'est un élément essentiel qui a toujours été au cœur de nos débats.

De ce côté-là, et ce n'est pas pour les flatter, l'équipe du Festival fait du bon travail. C'est vrai que lorsque vous entrez dans la salle, que se fait l'obscurité et que les images défilent sur l'écran, il existe une ambiance telle que vous ne pouvez pas oublier que vous êtes en public, avec votre famille, avec des copains, des copines.

Les hurlements rituels dans la salle qui ponctuent les hurlements sur l'écran sont autant d'éléments qui permettent ce retour critique, ce sentiment qu'on est effectivement face à un spectacle et qu'on n'est pas immergé dans la réalité.

C'est un peu surprenant de le dire par rapport au thème qu'il aborde, mais je pense que le Festival du Film Fantastique joue vraiment un rôle éducatif. Et ce, de deux façons: d'une part, en collaborant avec la confédération parascolaire pour amener des écoles au Festival, d'autre part, en créant cette atmosphère propice à la distanciation qui fait qu'à la fois on s'y sent bien et qu'en même temps on n'est pas emporté par le flux ou le caractère percutant des images.

Je l'ai déjà évoqué en parlant des débats publics antérieurs sur la télévision, il est primordial d'instaurer une continuité dans notre démarche.

Nous tenons évidemment à travailler avec les professionnels et je suis heureux de voir dans cette salle Christian Druitte et Georges Jetter pour la RTBF et Luc Herinckx pour RTL-TVi.

De même, nous voulons couvrir l'ensemble du champ médiatique concerné par le sujet. C'est pourquoi à la demande du Ministère de la Communauté française, l'Institut du Journalisme a élaboré un programme de sensibilisation des professionnels de l'information à l'impact des images violentes sur le public.

On tisse de cette manière une trame de réflexion qui fait que l'on n'oublie pas, après chaque rencontre, après chaque événement, ce qui a été dit la fois précédente.

Il y a une volonté de continuité dans ce travail de réflexion pédagogique.

J'y ajoute encore le travail mené en permanence par le Conseil de l'éducation aux médias.

Enfin, je voudrais évoquer la signalétique à la télévision.

Elle est en cours et elle a un effet manifestement éducatif et positif. Mais quel est le rapport entre cette signalétique et le cinéma en salle ? Avec le problème des films classés enfant admis – enfant non admis ? Quel est son rapport avec les autres moyens de diffusion des œuvres que sont la vente et la location de cassettes et DVD ou internet ?

Là aussi, nos deux Ministres présents ont engagé une réflexion dont ils vont vous parler. Je ne vais pas aller au-delà mais je dirai simplement que notre préoccupation est bien d'appréhender l'ensemble de l'univers des images avec tous les réseaux de diffusion, que ce soit la télévision, le cinéma, le DVD, internet, ... parce que si les supports sont différents, les préoccupations sont les mêmes.

Merci donc à vous toutes et à vous tous d'être présents à ce débat. Merci aux responsables politiques de manifester leur intérêt et leur engagement. Merci aux experts qui vont vous livrer leurs réflexions, leurs hypothèses, leurs interpellations et qui permettront justement que ce débat soit un dialogue sur ce thème de l'image et de la violence.

## **Allocution de Madame Nicole MARECHAL, [ Ministre de l'Aide à la Jeunesse et de la Santé de la Communauté française ]**

Bonjour à tous.

En fait, adolescente, il y a... quelques années, j'ai vu "Orange mécanique" et depuis, je n'ai jamais eu envie de shooter dans un clochard en sifflant la "Pie voleuse".

Il y a quelques années j'ai vu "Reservoir Dogs" et je n'ai pas eu envie de me précipiter pour braquer une banque et puis trucider tous mes complices dans un grand délire paranoïaque. La semaine dernière, j'ai vu "Hannibal" et je ne désire toujours pas déjeuner du cervellet de mon ennemi, fut-il politique, comme d'un œuf à la coque.

Je plaisante, mais j'ai le sentiment que comme tant d'autres je suis nourrie d'images parfois cruelles, cyniques, froidement brutales ou hémoglobinement violentes. Comme tant d'autres je ne pense pourtant pas que cela ait modifié mon comportement social ou augmenté mon potentiel de violence, car j'en ai un comme tout le monde.

Alors pourquoi ? Je ne suis pas sociologue, je ne suis pas psychologue, donc je n'ai pas une réponse qui serait à la fois collective et adéquate mais je vois une première piste de réponse essentielle, et Monsieur Ingberg l'a d'ailleurs évoquée. En fait, mon éducation et ma formation m'ont aidée à construire un système de lecture des images, à les décoder, à ne pas confondre la fiction et la réalité, à pouvoir entrer dans un imaginaire qui ne soit pas le mien mais que je reconnais comme fantasmatique, comme créatif et qui nourrit mon imaginaire à moi. Bref, à pouvoir, prendre de la distance par rapport aux images et à leur force.

Clairement, en fonction de notre groupe socio-culturel nous ne sommes donc pas égaux devant l'effet de l'image. Alors que nous vivons dans un environnement communicationnel qui est de plus en plus centré sur l'audiovisuel et l'image, l'école n'a pas encore suffisamment, je pense, intégré l'apprentissage qui doit permettre à chacun de mieux lire cette image et d'avoir une grille de lecture, une grille d'analyse, une grille critique.

Un exemple: on va équiper bientôt toutes les écoles en matériel informatique, en ordinateurs. Je pense que c'est très bien mais est-ce qu'on va apprendre à utiliser un outil, une technique ou est-ce que l'on va se pencher aussi sur le décodage du contenu ? Est-ce qu'on laisse dans l'enseignement une place suffisante à une réflexion sur le contenu d'un JT, d'un film ou d'un reportage ?

Non évidemment et je pense pourtant que les gosses et les adolescents passent de plus en plus d'heures par jour devant la TV. Je crois qu'il y a vraiment là un espace pédagogique à remplir de toute urgence dans l'enseignement obligatoire et ce dès l'enseignement fondamental.

Donc la formation et l'apprentissage sont le b a ba dans la réponse à donner à la question que nous nous posons quant à la violence. Et par-là, je n'entends pas seulement la violence physique bien entendu, celle qui gicle, celle qui fait "bang", mais celle aussi qui est beaucoup plus insidieuse, qui est engendrée par la représentation dominante de la construction sociale que véhiculent le plus souvent le cinéma et l'image.

Et là, c'est toute la question des classes sociales, des rapports entre les sexes, des rapports au pouvoir, des rapports à l'argent.

Dire que l'on va répondre par l'éducation et la formation, je pense que c'est essentiel mais ce n'est évidemment pas une réponse à court terme. Cela prend du temps.

Il y a donc d'autres actions politiques, d'autres réponses politiques qu'on doit pouvoir mettre en place beaucoup plus directement pour éviter que des films ou des scènes soient vus par un public trop jeune pour pouvoir les appréhender sans en être choqué ou touché.

Un de ces outils, et là aussi Monsieur Ingberg l'a évoqué, c'est la Commission de contrôle des films.

Vous savez qu'elle s'est récemment illustrée par une décision tout à fait incompréhensible d'interdire aux moins de 16 ans la vision du film "Thomas est amoureux". Cette Commission est aujourd'hui en voie de renouvellement à la fois sur le fond et sur la forme.

Alors sur la forme d'abord, on va la rajeunir et je pense que ce n'est pas du luxe même si on doit aussi évidemment y conserver l'expérience et l'histoire. Mais rajeunissement évident. Féminisation aussi, c'était une Commission qui était terriblement mâle ! En ce qui concerne les représentants du milieu du cinéma, il n'y aura plus uniquement des distributeurs de films, il y aura aussi d'autres représentants du

secteur et en fait, plus de variété dans les représentations des secteurs de la société civile. Je vous rappelle que cette Commission, c'est toujours un peu compliqué en Belgique évidemment, résulte d'un accord de coopération entre les trois Communautés, germanophone, flamande et française et la Région de Bruxelles. Ça c'est la forme, mais c'est le fond évidemment qui retiendra surtout votre attention.

Aujourd'hui les mineurs de moins de 16 ans n'ont accès à un film que lorsque la Commission les y autorise, et la base de cette décision est une loi de 1920. Donc il était grand temps de rénover un peu les choses.

On a créé, effectivement, en Communauté française un groupe de travail pour revoir la législation de base.

La Communauté flamande aurait tendance à dire que c'est plutôt de la compétence du Fédéral alors que l'audiovisuel et la protection de la jeunesse sont des compétences communautaires. Les germanophones ont tendance à dire que leurs jeunes vont voir des films en Allemagne et les Bruxellois ne se sont jusqu'à présent pas encore trop penchés sur la question. Donc là on est vraiment les moteurs.

Dans ce groupe de travail, il y a l'administration, il y a Monsieur Miller, compétent en matière audiovisuelle et moi-même pour mes compétences en matière de protection de la jeunesse. Alors comment est-ce qu'on évolue, quel est l'agenda ?

En fait, jusqu'en juin le groupe de travail va auditionner des experts de l'audiovisuel (des exploitants de salles, des loueurs de cassettes, des distributeurs, des scénaristes et des réalisateurs) mais aussi des représentants de la société civile, des représentants du Conseil de la jeunesse francophone, des secteurs de l'enseignement, de la protection de la jeunesse, la ligue des familles, des associations de parents, des psychologues, des pédopsychiatres et des sociologues.

A la suite de ces auditions, on va faire des propositions de deux types qui seront donc à la base de la rénovation de l'accord de coopération.

Premier type de propositions. Elles sont relatives aux choix de la Commission. D'abord on va déterminer de nouvelles tranches d'âges. Aujourd'hui on voit bien que la limite "moins de 16 ans" ne correspond plus à grand chose ! Les réflexions ne sont pas encore abouties mais en gros on irait vers trois tranches d'âges qu'on pourrait caricaturer par: enfant, adolescent, adulte.

Mais là vraiment, la discussion n'est pas encore aboutie.

Autre discussion, la détermination de critères. Jusqu'à présent, essentiellement, c'était la violence et la sexualité. On doit aussi pouvoir se pencher sur des critères tels que le racisme, le sexisme ou la perversité.

Enfin, on travaille aussi sur la motivation des décisions de la Commission. Il faut savoir que jusqu'à présent ses motivations étaient terriblement laconiques et c'était un peu court.

Les choix de la Commission, c'est vraiment le premier champ de travail: comment on les exprime, sur quelle tranche d'âge et sur base de quels critères.

Le deuxième type de proposition lui est relatif à l'élargissement à d'autres médias audiovisuels, à d'autres supports et donc je cède la parole à mon collègue.

Merci.

## **Allocution de Monsieur Richard MILLER, [ Ministre des Arts, des Lettres et de l'Audiovisuel de la Communauté française ]**

Bonjour.

Je suis évidemment très heureux de prendre la parole sur ce thème et je profite de l'occasion pour saluer les organisateurs du Festival. C'est un type de cinéma dont je sais qu'il plaît énormément. Je dois vous dire que je suis père de trois enfants et qu'un de mes plus grands plaisirs dans la vie est de les accompagner au cinéma, et ce depuis qu'ils sont tout petits.

Donc, j'ai vu tous les films importants de ces dernières années. En passant par la série des "Scream", "Sleepy hollow", "Le Sixième sens", etc. Je dois aussi vous faire une confidence, j'ai terriblement peur au cinéma. Je suis un spectateur passionné. Dès que les lumières s'éteignent j'entre dans le film et il m'arrive d'avoir terriblement peur.

Donc, voilà, vous avez affaire à un Ministre, mais vous avez peut-être aussi affaire à un grand enfant et c'est une des magies du cinéma de nous donner cette capacité de retrouver, d'avoir ou de continuer à entretenir un regard, le regard de l'enfance sur la vie. Lorsque je dis ça, je n'utilise pas une formule toute faite, je crois réellement que là se trouve l'enjeu, la clé du débat que nous avons maintenant. Je comprends parfaitement la nécessité de se préserver de certaines images de violence et donc je partage tout à fait l'avis et le souci énoncé par Madame le Ministre Nicole Maréchal. Mais il y a une dimension qui ne doit pas être occultée par ce débat. Si nous sommes des êtres humains, des hommes, des femmes, des enfants, des personnes plus âgées, etc., c'est parce que nous avons en nous une capacité à transformer le réel, à l'imaginer, à le voir différemment. Nous ne sommes pas des êtres vivants intangibles, des gens immobiles condamnés à un monde qui ne se transforme pas. Chaque fois que l'on porte un regard sur la réalité, on la transforme, on la voit avec les yeux qui sont les nôtres, on l'imagine, on la juge, on porte un jugement sur cette réalité, ce que les animaux ne font pas.

Je vais prendre un exemple qui m'amènera ensuite à revenir au cinéma et à la télévision. Prenez un stylo, cet objet que tout le monde connaît. C'est un objet qui sert à écrire, il y a de l'encre dedans, on prend une feuille de papier et on écrit. Tout le monde lorsqu'il porte les yeux sur ce stylo voit cet objet et sait à quoi il sert. Et bien moi, Richard Miller, lorsque je vois ce stylo, je vois quelque chose de plus. Je vois la personne qui me l'a offert, je vois la relation amoureuse ou la relation filiale, la relation de sympathie ou d'amitié qui me lie, à travers cet objet, à la personne qui me l'a offert et il est impossible pour moi de m'en défaire. Chaque fois que je

l'utilise, je sais que ce stylo m'a été donné par telle personne dans telle circonstance.

Donc, les objets ne restent pas neutres. Quoique vous regardiez, vous y ajoutez cette part de créativité et d'ouverture que l'on peut appeler l'imaginaire ou le fictif. L'être humain est à tout moment occupé à lire la réalité, il la transforme en fiction. Je pense pour ma part qu'il n'y a jamais de réalité, il y a toujours un mixte de réalité et de fiction. D'où l'importance du cinéma, de l'audiovisuel, de l'image télévisée qui entre à tout moment dans les foyers des personnes.

Pourquoi ? Parce que ce que vous voyez, ce que l'œuvre d'art, l'œuvre cinématographique, l'œuvre littéraire, l'œuvre plastique, etc., nous montrent, c'est que la réalité ne reste pas fermée.

Je peux partager les craintes et le souci que l'on doit avoir par rapport à certaines images ou à certaines scènes ou à certaines situations qui sont présentées dans un film, je ne voudrais pas non plus que l'on perde le côté créatif, le côté ouvert du cinéma et de l'image. Il faut absolument que l'on prenne en considération le fait que pour quelqu'un, se rendre au cinéma, c'est retrouver en soi la part de créativité que nous avons et donc, si on veut mener une politique culturelle, si on veut mener une politique audiovisuelle, elle doit, à mes yeux, être focalisée sur cet aspect des choses. La culture, la création, soit-elle littéraire, plastique, cinématographique, télévisuelle, audiovisuelle, musicale ou autre, apportent aux personnes cette capacité de retrouver en elles une certaine force d'imagination du réel. Dès lors, par rapport aux problèmes de la violence, c'est vrai que certaines scènes sont dérangeantes, perturbantes, difficiles parfois à regarder, et je ne vous ai pas caché au début de mon exposé que moi aussi j'étais particulièrement sensible à tout cela. Mais Nicole Maréchal l'a également dit, ce n'est pas parce que l'on a vu "Orange mécanique" ou encore "Le Sixième sens", "Sleepy hollow", "Hannibal", "Alien", etc. que l'on passe immédiatement à l'acte. L'esprit humain est un

processus. Les voies de fonctionnement de l'esprit humain sont extrêmement complexes. Il y a une alchimie qui inscrit dans l'esprit les images que nous avons vues. On ne les répercute pas immédiatement, on ne les reproduit pas immédiatement, mais elles nous permettent d'avoir cette ouverture, cette capacité de créer, d'imaginer, qui est fondamentale. Le cinéma a en lui cette richesse extraordinaire et c'est un outil fabuleux d'ouverture à l'imaginaire.

Alors, dire qu'il faut avoir une éducation à l'image, oui, à la condition que cette éducation à l'image soit quelque chose qui apporte un plus aux enfants. Être capable de leur montrer comment est l'intérieur d'une image, voir un film de Pasolini par exemple, voir pourquoi le montage est fait de cette façon, voir pourquoi il a cadré comme ceci, etc., cela ouvre la capacité de lecture de l'enfant à la réalité cinématographique ou à la fiction cinématographique.

Une formation à l'image est indispensable, est souhaitable, si elle vise aussi cette capacité non pas de structurer l'esprit de l'enfant mais bien d'ouvrir l'enfant à la capacité créatrice, à un imaginaire et à une lecture plus riche du film qu'il regarde. Voilà quelque chose à quoi nous sommes fort attentifs au sein de la Communauté française.

Je rappelle que la violence a toujours été présente dans la vie des hommes et ce n'est pas seulement la télévision et le cinéma qui amènent cette dimension.

Il y a le problème particulier de la télévision qui, elle, permet une espèce de contact renforcé avec des images soi-disant de la réalité ou fictives. Il y a au niveau de la télévision un acte d'assaut par rapport aux personnes. Les personnes sont chez elles, la télévision est allumée, les images entrent. C'est un contexte différent de celui de la personne qui se rend au cinéma.

Par rapport à la télévision, nous avons mis en place une signalétique pour protéger les enfants. Nous ne leur interdisons pas de regarder les films, cela n'aurait pas de sens. Nous souhaitons simplement qu'un contact se développe entre l'enfant et les parents, en leur disant: attention, ceci, il faut en parler à tes parents, attention, ceci, il serait souhaitable peut-être d'avoir l'autorisation de tes parents, etc. Donc, c'est une signalétique qui fait appel avant tout au dialogue.

Par rapport aux films diffusés dans les salles de cinéma, je suis partisan d'amener une barre, une limite supplémentaire à l'âge de douze ans et je m'en explique. Cela pourrait peut-être paraître un peu contradictoire par rapport à ce que j'ai dit mais il est clair que normalement tout film est interdit et que la loi fonctionne en sens inverse, c'est-à-dire que ce n'est que par une décision d'autorisation que l'on permet à un public plus jeune de voir certains films. Je crois qu'une barre unique à 16 ans ne correspond plus à une réalité. Elle est dépassée par les faits. La société a évolué, les enfants ont un autre regard. Rien n'est encore décidé mais la position que je défendrai, c'est de mettre une barre supplémentaire à 12 ans et ce, pour deux raisons.

D'une part, Nicole Maréchal a cité "Thomas est amoureux". Je pense que "Thomas est amoureux" a été interdit au public jeune parce que l'on a estimé que certaines images étaient trop suggestives, qu'il y avait une sexualité malsaine à travers le personnage. Pour ceux qui ont vu le film, c'est un peu surprenant comme décision, étant donné que justement la philosophie du film consiste à dire que Thomas sort de son enfermement, de son agoraphobie, de la sexualité cybernétique, et que finalement il sort de chez lui pour rencontrer la femme qu'il aime. Donc il y a une philosophie, entre guillemets, que l'on pourrait qualifier de plus positive ou de plus humaine. S'il y avait eu une barre à l'âge de 12 ans, je pense que le film aurait été permis et donc il aurait pu concerner un public de 12, 13, 14, 15 ans.

En un sens, la barre à 16 ans empêche certains films d'être vus. Descendre, mettre une barre à 12 ans, permet au public entre 12 et 16 ans de voir certains films qu'ils ne peuvent pas voir actuellement.

A l'inverse, il peut y avoir dans certains films, par exemple "Scary movie" ou le "Pacte des loups", des scènes très dures pour les jeunes enfants, pour les plus petits. Là, il faut aussi pouvoir les protéger. Je sais que certains directeurs de salles prévoient déjà spontanément une affiche à l'entrée du cinéma en indiquant: "attention, nous recommandons que ce film ne soit pas vu par les tout petits".

En tout cas, nous sommes fort attentifs à la fois à préserver cette capacité créatrice que nous avons en nous, que chaque être humain a en soi, et attentifs aussi à préserver les personnes plus fragiles de certaines scènes avilissantes, de certaines scènes où la dignité de l'être humain n'est pas prise en compte. Il y a donc à la fois la volonté de maintenir cette capacité de création et d'imagination du réel, mais aussi la volonté de préserver les personnes plus fragiles de certaines images.

Je vous remercie.

## **Résultats de l'étude: le cinéma rend-il méchant ?**

### **Par Monsieur Christian BONTINCKX,**

#### **[ Psychologue ]**

Avec le soutien de la Communauté française, les organisateurs du Festival International du Film Fantastique de Bruxelles m'ont chargé d'entreprendre cette étude afin d'aborder les trois questions qui se posent en général lorsqu'on évoque la problématique de l'interaction entre l'audiovisuel de fiction et les jeunes.

Premièrement, certains films de fiction qui comportent des scènes ou des images violentes peuvent-ils induire le passage à l'acte ?

Il s'agit probablement de la question la plus controversée car bien que de nombreuses études aient été menées à ce sujet, leur principal handicap provenait du fait qu'il s'agissait le plus souvent "d'expériences de laboratoire" dont les résultats pouvaient difficilement être extrapolés dans la réalité quotidienne ou qui ne tenaient guère compte de l'environnement ou de l'entourage social.

Il s'agit également d'une question très médiatisée. Il y a quelques jours encore la presse audiovisuelle et écrite présentait un fait divers tragique qui s'est déroulé aux USA, où un jeune garçon a tué sa petite sœur en "jouant au catch" après avoir vu un match à la télévision. Les commentateurs, s'ils mettaient en exergue le fait qu'aux USA on allait juger un mineur avec des procédures réservées aux adultes, laissaient aussi entendre que la vision de violences télévisées pouvait donc mener à ce genre d'extrémities.

Deuxièmement, ces films exercent-ils une influence sur les valeurs du public ?

Certains observateurs craignent en effet que la vision répétée de films "made in U.S.A.", où l'on applique la peine de mort et où le port d'arme est autorisé, ne finisse par influencer les valeurs du public et en particulier des plus jeunes.

Enfin les plus jeunes peuvent-ils être traumatisés de façon durable par la vision de certains films ?

Nous avons mené notre étude sur plusieurs axes de recherches, à la fois par le biais d'enquêtes quantitatives auprès de la population de la Communauté française de Belgique en général et du public plus spécifique du Festival International du Film Fantastique de Bruxelles qui, avec ses 60 000 spectateurs, est probablement le plus important du genre en Europe. Nous avons également développé un aspect qualitatif par le biais d'entretiens approfondis auprès de "ciné addicts", de discussions de groupes dans des écoles de l'enseignement secondaire et enfin, de plusieurs séries d'entretiens avec des jeunes mineurs placés en institution fermée pour des faits de violences physiques sur personnes.

Que nous enseigne l'enquête auprès du public en général ?

De façon très synthétique, on se rend compte que le public qui se rend au cinéma est plutôt jeune et issu des catégories socioculturelles favorisées.

On constate également que si une majorité de la population est favorable à la peine de mort, ceux qui se rendent au cinéma le sont beaucoup moins que les autres.

Concernant la vision de spectacles de fictions "violentes" en télévision ou sur support vidéo, on constate que s'il n'existe pas de jeunes qui n'en regardent jamais, il y a autant de personnes âgées que de jeunes qui en regardent tous les jours et si on remarque effectivement que la proportion de partisans des solutions violentes est plus importante parmi ceux qui regardent ces fictions tous les jours que chez ceux qui n'en regardent jamais, il faut surtout constater que:

- l'opinion vis-à-vis de la peine de mort et du port d'arme est prioritairement liée au niveau socioculturel des spectateurs, c'est-à-dire qu'on retrouve proportionnellement plus de partisans des solutions radicales au sein de la catégorie la moins favorisée socio-culturellement que dans les autres;
- on constate cependant à l'extrême que chez ceux qui ne lisent jamais la presse, le fait de regarder de la fiction violente à la TV renforce la position favorable vis-à-vis de la peine de mort, mais c'est surtout le cas si l'on fait partie de la classe socioculturelle la moins favorisée.

En fait, on constate que les choses fonctionnent un peu comme une pompe aspirante: si on a peu de centres d'intérêts et qu'on lit peu la presse, on aura aussi tendance à ne regarder que peu de choses différentes à la TV. Au contraire, on constate que ceux qui lisent souvent la presse ont aussi tendance à regarder beaucoup de films en TV et aussi des fictions violentes.

C'est la capacité que l'on possède d'utiliser des outils d'analyse variés par rapport aux problèmes que nous pose la vie en société qui nous amène à appréhender les problèmes compliqués en y apportant soit des solutions simples, soit complexes.

Mais si les résultats de l'enquête que je vous ai présentés indiquent qu'il existe à l'heure actuelle une majorité confortable en faveur des partisans de la peine de mort en Communauté française, et cela indépendamment de la vision de spectacles audiovisuels, je voudrais insister sur le fait que ceux qui croient que cette majorité issue de questionnaires individuels anonymes serait une expression excessive d'une majorité silencieuse qui n'oserait pas s'exprimer verbalement se trompent.

En effet, toutes les discussions de groupes que j'ai menées dans des établissements scolaires ont indiqué que la proportion de partisans de la peine de mort ou du port d'arme était toujours supérieure lors de l'expression en groupe.

Ce constat du phénomène de groupe est essentiel car il s'agit d'une variable importante lorsqu'on aborde la question des effets de l'audiovisuel.

Qu'en est-il d'ailleurs de ceux qui se soumettent intensément à la vision d'images violentes de fiction ? Que montrent les entretiens que nous avons menés avec l'échantillon de spectateurs du Festival des "accros" de cinéma fantastique et de thriller, qui regardent des quantités impressionnantes de films ? Pendant les 15 jours que dure chaque année le Festival, ils peuvent voir jusqu'à 5 films du genre par jour, tous les jours.

Ces personnes "imbibées" d'images violentes sont-elles des bombes à retardement qui peuvent déclencher la violence à tout moment ?

Pas du tout. Ce qui les caractérise, c'est plutôt la curiosité pour un grand nombre de sujets différents. Si on devait synthétiser à l'extrême, on relèverait que ces personnes sont avant tout atteintes du virus de la collection et de la répétition. En effet la plupart sont à la tête de collections d'un nombre impressionnant de cassettes vidéos. Une personne a même acheté un garage en plus de son appartement alors qu'elle ne conduit pas, uniquement pour y entreposer sa collection de vidéos. Une autre accepterait l'idée que tout ce qu'elle possède puisse brûler mais pas son "petit trésor", à savoir sa collection de cassettes. Ils collectionnent les cassettes mais ils collectionnent aussi les visions répétées d'un même film. Certains ont vu des films à 30 reprises et ne s'en lassent pas.

Deuxièmement, ils recherchent surtout à éprouver des émotions en regardant ces films et en particulier de la peur. Ils déclarent tous rechercher une sensation mais dans le même temps ils expriment leurs réticences à tester des situations dangereuses dans la réalité. En fait, ils se créent une insécurité qu'ils peuvent contrôler.

Troisièmement, ils ont quasiment tous faits l'expérience précoce du film "effrayant".

Souvent ils ont regardé un film comportant des scènes "choquantes" très jeunes - moins de 10 ans - soit en compagnie de leurs parents, soit à la dérobée.

En général il s'agit d'une expérience qui les a d'autant plus marqués s'ils étaient seuls ou sans adulte à leurs côtés.

La plupart regrettent de ne pas avoir pu bénéficier de la présence de leurs parents dans ces circonstances, mais ils perçoivent que ce n'est pas tant les images qu'ils ont vues qui les ont effrayés mais plutôt le cinéma mental qu'ils se sont projeté ensuite.

Quatrièmement, on remarque un rejet du cinéma

"réaliste" et de la violence réelle à l'écran. Certains sont capables de manger leur sandwich tout en regardant des scènes sanglantes d'un film "gore", mais ne supportent pas la vision de scènes violentes dans les documentaires et les journaux télévisés. D'autres n'iront pas voir de films de fiction tels les films de guerre car ils les estiment trop "réalistes": "ce sont des choses vraies, ça s'est vraiment passé !"

Cinquièmement, il s'agit de personnes pour la plupart opposées à la peine de mort en général et au port d'arme dans tous les cas. Certains sont même objecteurs de conscience.

Elles vivent la vie en société avec certaines difficultés bien qu'elles soient toutes parfaitement intégrées dans des groupes sociaux et professionnels. En fait, elles supportent mal la pression de la

rentabilité et de l'augmentation des rythmes et des charges de travail et plusieurs expliquent avoir connu des épisodes de dépression parfois profonde.

Enfin, pourquoi visionner autant de films dans un festival comme le Festival International du Film Fantastique de Bruxelles ?

Comme je vous l'ai dit, il s'agit de créer une situation de tension, d'émotion, mais toujours contrôlable. Or au Festival, on se retrouve entre initiés, entre personnes qui vont communiquer après les projections. Certains ont même noué des relations qui se prolongent en dehors de l'enceinte du Festival. N'est-ce pas cela la catharsis au sens premier, non pas se défouler, mais assister à la projection de son angoisse, à la manifestation de ses émotions et à la capacité de pouvoir communiquer par après avec les autres qui ont partagé ces mêmes émotions ?

Le cinéma de type fantastique, de science fiction ou de thriller ne semble donc pas inciter ceux qui le regardent en abondance à transposer cette violence filmée dans la réalité mais bien davantage à "se vacciner" vis-à-vis de conflits ou de tensions internes préexistantes. Je pourrais en donner plusieurs exemples manifestes mais les exemples concernant les jeunes placés seront plus parlants.

L'objet des interviews que j'ai menées visait essentiellement à mesurer dans quelle mesure le spectacle audiovisuel, et le spectacle violent en particulier, fait partie de l'univers mental de jeunes qui commettent des actes violents sur des personnes, ayant parfois entraîné des blessures graves ou la mort.

Après avoir rencontré ces jeunes gens à plusieurs reprises chacun individuellement, je trouve particulièrement irresponsables et dangereux ceux qui prétendent que ce serait l'audiovisuel qui serait la cause en tout ou en partie des actes qu'ont commis ces jeunes.

En effet la plupart ont connu des histoires familiales à ce point incroyables que même des scénaristes de fiction n'oseraient pas les écrire de peur de ne pas être crédibles. Tous, ils ont vécu des histoires très difficiles, voire dramatiques. Ca n'arrive pas à tout le monde de vivre seul avec sa mère depuis sa naissance sans connaître son père et que sa mère se suicide alors qu'on a seulement 12 ans. C'est encore plus douloureux de se voir reprocher ensuite quotidiennement le suicide de sa mère par les membres de la famille qui vous ont "adopté".

Un autre jeune commence son histoire par ces mots: "Quand je suis né, j'ai été adopté par la femme qui était là à l'hôpital parce que ma mère était partie acheter des cigarettes". Ce jeune ne connaît pas son père qui est en cavale parce qu'il a commis des hold-up et qu'il a été dénoncé par le frère du beau-père du jeune. Il a 3 frères de la même mère, mais de pères différents. Il vit chez la mère de son beau-père avec celui qui a dénoncé son père biologique pour lequel il nourrit une admiration non dissimulée et qu'il voudrait pouvoir rencontrer un jour.

Quasiment tous ces jeunes sont nés et ont vécu dans des milieux familiaux totalement déstructurés ou la violence intra-familiale fait souvent partie du quotidien.

Je tiens à préciser que je cite ces quelques bribes d'exemples pour illustrer la gravité de ces situations et non pas pour proposer d'excuser les actes violents, souvent graves, que ces jeunes ont commis ultérieurement.

Deuxièmement, outre un passé familial souvent lourd, on constate une interruption de la scolarité depuis plusieurs années, en général dès l'âge de 12-13 ans.

La plupart se sont livrés à de nombreuses fugues, ont commis divers larcins et ont connu des placements successifs en institutions.

Aucun ne manifeste d'intérêt pour un sujet en particulier et encore moins de projet personnel d'avenir. Ces jeunes sont assez solitaires même s'ils ont le sentiment de faire partie d'un groupe "fictif", celui des "jeunes", aux valeurs peu définies, mais définies essentiellement en opposition à tout ce qui représente l'ordre et en particulier à la police et à la justice.

Tous éprouvent le sentiment profond d'être victime d'une injustice.

Ils se considèrent comme des victimes de la vie, sans liberté de choix dans leurs actes et leurs décisions, ils se sentent comme mus sur un rail sans alternative de vie possible.

Que regardent-ils ?

Ils ne sont pas particulièrement amateurs de cinéma, ni de fictions en général. Ils suivent difficilement les récits et n'en retiennent souvent que des bribes simplifiées qui correspondent à ce qu'ils comprennent ou qu'ils reconnaissent de leurs propres expériences.

Mais en général si leurs films favoris sont très diversifiés - Louis De Funès trône en tête de leur hit-parade aux côtés de Bruce Lee -, certains types de films peuvent exercer un rôle emblématique sur le

“groupe” (“La haine”, “Ma 6T va crack-er”,...). Ils regardent les films qui les confortent dans leurs systèmes de valeurs et qui leur présentent leur réalité collective quotidienne. Ils apprécient les films “réalistes”, traitant le plus souvent de la mafia, de Kung-fu ou d’action en général et ils décrient “l’imaginaire”. Leur attitude vis-à-vis du cinéma est totalement différente de celles des “addicts” qui eux ne recherchent guère l’évocation du réel.

Des films particuliers peuvent faire l’objet de références personnelles lorsqu’ils sont liés à leur problématique individuelle. Le cinéma résonne comme un écho, il n’agit pas comme un instigateur. Je pourrais multiplier les exemples mais je n’en citerai que quelques-uns pour malgré tout essayer d’illustrer ce phénomène de “reconnaissance”.

“La ligne verte”, un film de 3 heures avec de nombreux personnages se résume en une phrase pour un jeune: “C’est l’histoire de l’injustice, le Noir il est innocent et on l’exécute, ça arrive ça, la justice est mal faite”.

“Le rebelle”: “c’est un type qui est en cavale car on l’a trompé, il est poursuivi par les flics mais lui c’est un ancien policier, mais il a été roulé. Plus tard il va rencontrer son père”.

Qui pourrait penser qu’une aimable comédie familiale comme “Les anges gardiens” pourrait alimenter les fantasmes d’un jeune pyromane qui a incendié des immeubles ?

Mais ce qui fonctionne avec le cinéma se retrouve aussi en bande dessinée. Un jeune déclarait n’aimer que la BD réaliste et surtout pas le western ni le dessin humoristique. “Largo Winch” est sa série favorite parce que “ça change tout le temps” mais on sait que c’est l’histoire d’un orphelin, comme lui, qui ne connaissait pas son père, comme lui, et qui hérite d’une fortune colossale. Lui il héritera de plusieurs appartements à sa majorité. Paradoxalement il apprécie beaucoup “Les tuniques bleues”, une BD humoristique et un western ! Ce qui l’attire c’est le personnage de Blutch. On sait qu’il s’agit d’un déserteur invétéré qui ne supporte pas l’autorité, alors que lui s’est présenté lors de notre première rencontre comme un fugueur à répétition, la liste de ses fugues figurant pratiquement un palmarès sportif ou un CV.

“American history X”, “Usual suspects”, les exemples seraient nombreux de films qui font écho à des histoires particulières.

Nous constaterons encore, qu’enfants, ils ont connu le même type d’expériences audiovisuelles que les “addicts”, certains pouvaient tout voir, d’autres étaient surveillés par la famille ou les parents.

La peur durable est suscitée chez l’enfant par une scène de film qui semble possible dans son environnement habituel, alors que le “monstre” aura plutôt tendance à créer un choc intense.

Par exemple “Chucky” va les terroriser pendant plusieurs nuits, ils regarderont sous leur lit, ils jetteront parfois leurs ours en peluche par la fenêtre, alors qu’ “Alien” les fera bondir, mais ne les hantera pas des nuits durant.

Je conclurai en disant que:

Le film de fiction constitue davantage un reflet des préoccupations du spectateur et le conforte dans son système de valeurs plutôt qu’un support qui l’inciterait à passer à l’acte.

La fiction résonne en écho aux conflits parfois enfouis profondément dans l’inconscient en suscitant des émotions plus aisément contrôlables que la confrontation directe au traumatisme ou à la cause initiale.

Toutefois l’audiovisuel de fiction peut s’inscrire dans une culture de violence propre à certains groupes.

Pour toucher ces publics sensibles, agir sur l’audiovisuel pour enrayer la violence n’aurait pratiquement pas d’impact sans mener une stratégie éducative cohérente et multidisciplinaire là où l’on est susceptible de rencontrer ces publics. Cela implique non pas de faire de l’éducation à l’image “à la sauvette” en demandant aux professeurs de l’intégrer dans leurs cours, mais bien de charger des professionnels formés pour travailler aux niveaux des valeurs et des émotions et d’autres professionnels qualifiés dans les processus de fabrication des films de mener ce travail d’éducation.

Toutefois les professionnels du cinéma ne devraient pas se retrancher derrière la liberté de la création dans tous les cas, car si rien n’indique une influence de l’audiovisuel sur la violence réelle, il faut être conscient que toute utilisation de la violence dans l’audiovisuel nécessite une réflexion préalable du créateur car: • si on ne peut prévoir l’impact d’un film sur un individu il est possible d’envisager l’impact de ce film sur des groupes spécifiques ; • La compréhension de la violence à l’écran est toujours appréhendée au premier degré par les publics sensibles qui ne percevront jamais le second degré éventuel ni la volonté du réalisateur de sensibiliser à une problématique de violence en la montrant à l’écran.



## **Les écrans rendent-ils les jeunes violents ?**

**Par Monsieur le docteur Serge TISSERON,**  
**[ psychiatre et psychanalyste ]**

Je remercie d'abord le Festival du Film Fantastique de l'initiative de cette rencontre qui est en effet extrêmement importante par rapport à l'ensemble des lieux communs qui se colportent aujourd'hui autour des effets supposés des images sur les jeunes.

Je suis psychiatre et psychanalyste et ça fait une quinzaine d'années que je mène des entretiens individuels avec des enfants ou des adultes qui évoquent des images qui les ont bouleversés ou ont pu les influencer.

J'ai eu ainsi l'occasion de m'apercevoir de deux choses.

La première, c'est que les images ne sont pas suffisantes à elles seules pour provoquer un désir. Elles peuvent fournir des modèles à ceux qui en cherchent, et de ce point de vue les images ne fournissent pas seulement des modèles négatifs. Avec les images, on peut apprendre beaucoup de choses utiles comme de savoir draguer une fille, se comporter dans un milieu social où on n'a pas été élevé et dont on ne connaît pas les règles. Ceux qui cherchent des modèles violents peuvent évidemment aussi les trouver. Mais, encore une fois, pour qu'ils aient le désir de mettre ces scénarios en scène dans la réalité, il faut que ce désir existe d'abord chez eux. Les images ne provoquent pas à elles seules le désir de développer certains comportements, mais elles peuvent en proposer des modèles.

La deuxième chose importante qui m'est apparue dans ces travaux en relation individuelle avec des enfants et des adultes, c'est que les images qui les bouleversent sont toujours celles qui réveillent des traumatismes enfouis. Evidemment quand quelqu'un dit: "j'ai vu telle scène au cinéma, c'est affreux, ça m'a fait mal, j'ai senti les coups,..." , on ne s'en rend pas compte. Mais quand on a la possibilité de parler avec ces gens, on s'aperçoit toujours que, derrière ces images qui les ont bouleversés, il existe des traumatismes personnels qu'ils ont vécus dans leur passé.

Ces réflexions autour des images sont cependant insuffisantes pour comprendre leurs effets possibles sur les groupes. C'est donc pour comprendre ceux-ci que j'ai proposé en France, au Ministère de la Culture et à la Direction générale de l'Action sociale, un protocole de recherche qui m'a permis d'étudier les réactions aux images violentes de jeunes de la classe d'âge des 11-13 ans de la banlieue parisienne.

Quels sont les résultats de cette recherche ?

Tout d'abord, elle a montré que les images violentes provoquent un malaise émotionnel important. C'est important de le signaler parce que certains croient que les gens qui vont voir des films d'horreur ou de violence en éprouveraient du plaisir. Ils peuvent y trouver une forme de plaisir détourné, mais c'est vrai, et nous en reparlerons dans un premier temps, les images violentes provoquent avant tout des émotions désagréables. Preuve en est que les enfants à qui on a montré des images neutres disaient avoir eu du plaisir dans près de 47% des cas ; par contre, ceux à qui on a montré des images violentes ont eu des réactions qui se partageaient équitablement entre l'angoisse, la peur, la colère et le dégoût, et un peu moins le plaisir. En outre, les images violentes provoquent massivement des réactions démobilisatrices. Beaucoup de jeunes disent: "si ça m'arrivait à moi, je ne pourrais rien faire, je préférerais mourir, c'est impossible de combattre dans ces situations là, c'est le désespoir, c'est la honte."

Ce malaise émotionnel ne provoque pas pour autant un traumatisme, parce que le stress et le traumatisme sont deux choses différentes. Tous les gens qui s'occupent de combattants au front, de victimes d'attentats, d'accidents savent qu'un stress et un traumatisme, ce n'est pas pareil. Pour qu'un stress se transforme en traumatisme, il faut que la personnalité n'ait pas les moyens d'y faire face, qu'elle soit absolument submergée. Or, les enfants ont en règle générale les moyens de gérer ce malaise afin d'éviter qu'il se transforme en traumatisme.

Ils le font de trois façons complémentaires.

La première, ce sont les mots. Les images violentes font beaucoup plus parler les enfants que les images neutres, et plus les enfants parlent des images, moins ils éprouvent d'émotions démobilisatrices.

Le deuxième moyen utilisé par les enfants, c'est "le petit cinéma intérieur". Il s'agit là des petits scénarios que nous nous construisons chacun dans notre tête. Quand on a vu un film, on l'imagine en effet parfois autrement, on imagine même parfois ce que l'on pourrait faire dans les mêmes circonstances. Ce petit cinéma intérieur est beaucoup plus important chez les enfants qui ont vu des images violentes, c'est une façon de gérer le malaise des images violentes. Ils y répondent en imaginant que l'histoire a pu se passer autrement.

Le troisième moyen de gérer le stress, ce sont les manifestations non verbales. Les images violentes provoquent beaucoup plus de gestes, d'attitudes et de mimiques chez les enfants qui en ont vu, mais ces gestes, ces attitudes, ces mimiques sont massivement cohérents avec le discours. C'est-à-dire que les images violentes ont bien provoqué un stress émotionnel, mais qu'elles n'ont pas déstructuré les capacités de penser et n'ont pas empêché les enfants de mettre en forme leur monde intérieur de manière cohérente.

Toutefois, il faut rappeler que ces enfants bénéficiaient d'un interlocuteur attentif, coopérant, le psychologue clinicien qui leur proposait de parler après avoir vu ces images. Malheureusement, dans la vie quotidienne beaucoup d'enfants n'ont pas cet interlocuteur adulte, ils n'ont affaire qu'au groupe de leurs camarades.

Vous voyez en tout cas que, d'ores et déjà, cette recherche montre combien il est important de procurer un interlocuteur adulte à ces enfants pour qu'ils puissent gérer le malaise des images.

La deuxième partie de la recherche consistait donc à étudier les enfants en groupe, entre filles et garçons qui se connaissaient. Or, dès que ces jeunes de 11 à 13 ans étaient regroupés, on trouvait massivement dans leurs réactions de la honte et de l'agressivité.

Ce qui est intéressant, c'est qu'ils manifestaient ces émotions aussi bien après avoir vu des images violentes que neutres alors qu'elles étaient pratiquement absentes en situation d'entretien individuel. Beaucoup de psychologues de groupe, de psychanalystes de groupe ou de psychosociologues connaissent ce phénomène.

Tout groupe exerce une violence. En groupe, chacun est sur ses gardes, chacun attend de savoir quelles vont être les règles du groupe pour savoir comment s'y intégrer. C'est ce qui explique que quand on met des enfants ensemble, l'agressivité et la honte sont massivement présentes et cela quel que soit le type d'images qu'ils ont vues préalablement.

Est-ce à dire pour autant que différentes images ne provoquent pas d'effets spécifiques ? Non, parce qu'il y a bien un effet spécifique des images violentes sur les groupes. Et ce sont les réactions différentes des filles qui nous permettent de le comprendre.

Tout d'abord les filles vont utiliser beaucoup plus le langage parlé que les garçons pour gérer leur stress.

En fait, elles parlent davantage que les garçons après avoir vu des images violentes, mais pas davantage qu'eux après avoir vu des images neutres. Pouvoir parler est donc une compétence plus développée chez les filles que chez les garçons mais cette compétence n'est actualisée que s'il y a nécessité et, le stress des images violentes en est une.

La deuxième particularité des filles est qu'elles vont présenter des attentes bien plus grandes par rapport au groupe. Le désir de pouvoir communiquer avec leurs camarades et de pouvoir parler de ce qu'elles éprouvent est plus important chez elles que chez les garçons mais, là encore, seulement en situation d'images violentes.

Enfin, la troisième différence importante est que les filles vont réagir très différemment en groupe selon qu'elles ont vu des images neutres ou violentes.

Les filles qui ont vu des images neutres vont avoir dans le groupe un comportement beaucoup plus diplomatique, pacificateur. On peut dire qu'en cela, leur comportement va correspondre à ce que l'on attend des femmes ou des filles en général. Elles mettent de l'huile dans les rouages, elles font preuve de diplomatie, de gentillesse, de tendresse, de compréhension, bref elles jouent le rôle traditionnel de la femme. Ces fillettes de 11 – 13 ans s'y conforment parfaitement en situation d'images neutres. En revanche, en situation d'images violentes, les filles n'ont plus cette particularité, elles alignent leur attitude et leurs réactions sur celles des garçons. Elles ont autant de représentations de lutte, autant de représentations d'agression, aussi bien dans ce qu'elles peuvent dire que dans les scénarios qu'elles peuvent proposer ou jouer. Ce résultat amène une question extrêmement importante: les images violentes ne réduiraient-elles pas finalement les particularités individuelles et la capacité de chacun à opposer ses modèles personnels à ceux du groupe ? C'est

toujours difficile d'être en groupe parce que ça pousse toujours à renoncer à certaines de ses particularités au profit de la loi du groupe. Mais la question que pose cette recherche est de savoir si les images violentes n'aggraverait pas ce phénomène et ne rendraient pas les enfants beaucoup plus vulnérables aux consignes des leaders ou aux dynamiques de groupe qui peuvent s'organiser.

Les dangers des images violentes ne seraient donc pas là où on les craint habituellement. Ces dangers ne sont certainement pas d'imiter des images, de risquer de confondre les images avec la réalité. Mais, en revanche, il pourrait bien y avoir un danger des images violentes du côté de la majoration des dynamiques de groupe et du côté des risques de grégarisme.

Pour autant, nous ne sommes pas sans moyens pour nous opposer aux effets de ces images. Ces moyens consistent dans la mise en place d'une éducation aux images mais pas de n'importe laquelle. L'éducation aux images, à mon avis, est faite actuellement de la pire des façons qui soit, c'est-à-dire en utilisant de manière préférentielle le langage et en invitant les enfants à acquérir du vocabulaire pour désigner ou pour reconnaître les différents types de plans, les différents types de cadrages. Ce n'est pas inutile, mais dans l'éducation aux images, le premier élément à prendre en compte, c'est l'impact émotionnel.

La clé des effets des images, ce qui leur donne leur poids psychique, ce sont les émotions. Il est donc très important que l'éducation aux images parte d'elles et même des états du corps qui les caractérisent.

"Telle image, ça m'a donné envie de gerber, ça m'a fait trembler, ça m'a fait transpirer, ça me fait suer, c'est excitant, ...".

C'est très important de partir des effets corporels et des effets émotionnels des images, sinon on risque d'avoir des jeunes qui apprennent à fonctionner selon deux régimes parallèles. D'un côté, ils auront un discours éventuellement très élaboré sur les images, et puis, d'un autre côté ils auront des effets émotionnels absolument incontrôlables.

Deuxième élément important, il faut prendre en compte le mécanisme spontané qu'utilisent les enfants pour se protéger contre les effets des images. Beaucoup d'entre eux se demandent comment elles ont été fabriquées et on s'aperçoit que le "comment ça a été fait" est un moyen important utilisé par eux pour maîtriser les effets émotionnels des images.

C'est un peu une façon de se pincer et de se rassurer en se disant: "je suis au cinéma, et, pour m'en assurer, je me demande comment les images ont été fabriquées".

Les pouvoirs publics devraient donc encourager les émissions dites de making-of qui expliquent ces effets spéciaux et la façon dont les images sont fabriquées.

La troisième piste, c'est que les enfants gèrent les effets des images en se construisant des petits scénarios intérieurs. L'éducation aux images devrait faire une place beaucoup plus grande à la possibilité de fabriquer soi-même des images, que ce soit avec du papier collé, avec du roman-photo, avec du Polaroid, avec des logiciels de traitement d'image, avec un caméscope numérique, etc. Peu importe le moyen, l'important c'est de permettre à des jeunes qui n'ont pas une relation privilégiée au langage, mais aux images, de mettre en jeu cette compétence personnelle.

Enfin, les manifestations non verbales sont très importantes chez certains enfants.

Or, l'éducation aux images les ignore le plus souvent. Mais il y a des enfants qui ont besoin que leurs réactions aux images soient d'abord mises en forme par des gestes, des attitudes, des mimiques avant d'en parler.

Et pour cela il faudrait organiser dans les écoles, les clubs de jeunes et les foyers, des groupes de jeu de rôle dans lesquels on proposerait aux enfants de jouer autour des images qu'ils ont vues, de jouer "pour faire semblant" et justement pas "pour de vrai".

Ces activités ne seraient pas réalisées par des enseignants, parce que ce n'est pas leur vocation, mais par des éducateurs spécialement formés.

L'éducation aux images, aujourd'hui, doit prendre en compte ces quatre aspects parce que chaque jeune à sa manière à lui de réagir. Il faut que l'éducation aux images parte du corps et des émotions et qu'elle propose aux enfants d'en réaliser des mises en scène.

Il faut ensuite qu'elle passe par les images, qu'elle propose la réalisation et la fabrication d'images.

Enfin, il faut évidemment qu'elle passe par le langage. Mais les enfants qui ont la maîtrise du langage sont déjà les mieux lotis, ils n'ont pas vraiment besoin qu'on leur apporte des moyens supplémentaires, la priorité c'est plutôt les autres, ceux qui ont besoin qu'on passe par le corps et les mises en scène, puis la fabrication d'images. C'est pourquoi si on suit cet ordre, on est sûr de n'oublier personne.

Il subsiste pourtant une question importante. Pour quelles raisons les jeunes cherchent-ils des images violentes puisque je vous disais qu'elles procurent surtout des émotions désagréables ? En fait, beaucoup de situations de la vie quotidienne nous plongent dans des états au moins aussi désagréables que les films violents ou horribles que nous pouvons voir. Les jeunes se sentent incompris par leurs parents, ils ont l'impression que le système scolaire n'est pas adapté à eux, ils ont l'impression que leurs professeurs les prennent parfois en grippe, ils peuvent être victimes de sévices de la part de leurs camarades, dans la cour de récréation, etc. Beaucoup de situations de la vie quotidienne sont ainsi la source d'émotions désagréables. Or les émotions désagréables recherchées au cinéma le sont parce que, par rapport aux émotions désagréables de la vie quotidienne, elles présentent un avantage considérable: au cinéma on sait quand ça commence et on sait quand ça finit. Autrement dit, à travers les images qui angoissent ou effraient, les spectateurs ont la possibilité de se construire des repères symboliques qui leur font défaut par rapport à des situations difficiles vécues dans leur vie présente ou passée.

Rechercher des films qui procurent des émotions désagréables n'est donc pas une forme de masochisme. C'est au contraire une façon de vivre ses peurs quotidiennes en ayant l'impression que là au moins on peut les maîtriser puisqu'on peut à tout moment se dire qu'on est au cinéma. Et puis, c'est surtout une façon de les vivre en pouvant les socialiser, parce qu'après avoir vu un film d'horreur ou un film fantastique, on peut en parler à des amis ou à des amateurs de ces films là. Et cette socialisation donne à son tour un gain de plaisir.

## **Les “400 coups” rendent-ils délinquant ?**

### **Par Monsieur Laurent SERVAIS,**

#### **[ psychiatre ]**

Je suis psychiatre et je travaille à l'Institut public de protection de la jeunesse (IPPJ) de Wauthier Braine, une institution publique de protection de la jeunesse. C'est une institution où sont placés des jeunes adolescents qui ont commis des faits qualifiés d'infractions. Pour ce qui est du cinéma, je suis un dilettante et pas un spécialiste, mais j'aime le cinéma comme beaucoup d'entre vous sans doute. Je vais vous parler essentiellement de la délinquance juvénile sévère. Comme l'a dit Monsieur Bontinckx, ce serait une insulte que d'imaginer que les jeunes qui sont placés en IPPJ ont été influencés de manière prégnante par le cinéma pour en arriver là.

A Wauthier Braine, depuis deux ans et demi on mène une recherche pour chaque jeune qui entre dans le service éducation, on étudie de très près leur histoire biographique, donc tout leur parcours individuel, leur histoire familiale, on les étudie au niveau psychopathologique et on les évalue aussi au niveau neurologiste.

Quand on approche le phénomène de la délinquance juvénile, en tout cas sévère, différentes dimensions doivent être évaluées, dont les aspects socio-économiques et culturels qui ont un poids important dans la genèse de la délinquance. La plupart des jeunes qui viennent dans des institutions comme Wauthier Braine sont des jeunes défavorisés, issus de milieux relativement pauvres. Je ne m'étendrai pas sur cet aspect qui je pense est bien connu de chacun d'entre vous. La deuxième dimension, ce sont les aspects familiaux et ensuite l'approche individuelle et le développement mental de la délinquance. Comme mon discours paraît quelque fois un peu trop déterministe à certains je leur offre, à ceux-là et aux autres cette petite phrase amusante de Jacquard qui dit que: “La folie est héréditaire puisqu'il est établi que les parents l'attrape de leurs enfants.”

Au niveau de la constellation familiale, je vais vous donner quelques chiffres de ce que nous avons noté à Wauthier Braine. Les mères des jeunes que nous avons étudiés étaient âgées de 13 à 26 ans à la naissance du premier enfant.

Les pères ont terminé leurs études à 16 ans et les mères également. 72% des pères sont ouvriers et toutes les mères sont ouvrières ou femmes au foyer. 37,5% des pères sont au chômage, 37,5% sont en invalidité, soit près de 75% sont inactifs au moment du placement de leur fils.

44% des mères sont en invalidité, 37% sont au chômage, soit plus de 80% des mamans des jeunes placés sont en inactivité.

40% des pères abusent d'au moins 1 psychotrope, pas le tabac bien entendu.

18% des pères des jeunes placés dans notre institution ont des antécédents judiciaires.

50% des mamans ont des antécédents psychiatriques, parfois pour des troubles anxieux, souvent pour des états dépressifs majeurs mais 5% pour schizophrénie.

On notera aussi que la violence intra-familiale existe dans 40% des cas. Voilà présentées d'une manière sans doute abrupte des données relatives aux familles de ces jeunes placés dans notre institution.

On a cherché à connaître l'histoire du tabagisme maternel car une étude publiée dans la plus grande revue internationale les “Arcages of General Snipers Stream” en 97 montre qu'on trouve une prévalence plus importante de tabagisme chez les mamans de garçons qui auront ultérieurement des troubles de conduites.

Il va de soi que dans cette étude différents facteurs d'une autre nature sont contrôlés, comme le niveau socio-économique, car on sait qu'on fume plus souvent dans les milieux socio-économiques défavorisés.

Tous ceux qui ont des enfants savent que la naissance est un moment particulièrement intense et manifestement un accouchement ça peut aussi être quelque chose de très difficile. C'est pourquoi certains auteurs se sont penchés sur les troubles néonataux et le rejet maternel précoce. Un américain nommé Ranes a mené une étude portant sur environ 3000 jeunes répartis en trois sous-catégories. Des jeunes qui avaient eu des troubles néonataux simples, ceux qui avaient malheureusement vécu un rejet maternel précoce - qu'il mesurait par des mesures indirectes comme tentative d'abandon de la mère ou désir d'interruption de grossesse - et enfin ceux qui avaient connu

à la fois le rejet maternel précoce et les troubles néonataux à savoir des problèmes au moment de l'accouchement avec hypoxies, réanimation etc.

Le groupe qui cumule les deux facteurs est très significativement impliqué dans la violence à début précoce, celle de l'adolescence avec hétéro agressivité.

Wayne propose un modèle bio-social, puisqu'il constate qu'un jeune muni d'outils biologiques moins performants liés à des troubles néonataux et plongé dès sa première année dans un milieu particulièrement difficile connaîtra plus tard davantage de probabilités d'avoir différents problèmes dont en particulier des problèmes de comportements.

Une étude néo-zélandaise a suivi tous les enfants nés entre 1972 et 73 dans une ville de 120.000 habitants. Ils les suivent depuis lors pour voir ce qu'ils deviennent. A trois ans ils ont fait venir les 1023 enfants et les ont soumis chacun pendant 90 minutes à des entretiens et à divers tests à partir desquels les chercheurs ont élaboré 5 catégories. Les "impulsifs", ce sont des enfants irascibles, colériques, qui rouspétaient, qui étaient labiles émotionnellement, qui changeaient volontiers d'humeur au cours des 90 minutes. Un deuxième groupe, "les inhibés", des enfants qui étaient très retirés, mal à l'aise en situation d'évaluation, à distinguer du groupe des "réservés" qui éprouvent un peu le même type de difficultés mais moins nettement, puis le groupe des "bien adaptés" et puis les "confiants" c'est-à-dire ceux qui font du mieux qu'ils peuvent, qui essayent déjà de séduire le psychologue à 3 ans.

Puis les chercheurs ont attendu que les enfants soient âgés de 21 ans et ils ont cherché ceux qui avaient une personnalité antisociale, qui étaient récidivistes c'est-à-dire qui étaient impliqués de manière récurrente dans des activités délinquantes, sans violence nécessairement. Les chercheurs ont constaté qu'en fait les impulsifs à 3 ans se retrouvaient de manière significativement plus fréquente parmi ceux qui avaient une personnalité antisociale à 21 ans. Le trouble des conduites, les troubles du comportement dans l'enfance et à l'adolescence sont de manière extrêmement significative associés à ce qu'on appelle l'hyper-kinétisme, à la fois des troubles de l'attention et en même temps de l'impulsivité, donc de l'hyperactivité.

Il n'y a pas dans mon discours de supposé idéologique par rapport à quelque forme de déterminisme que ce soit. Pour moi les enfants hyperactifs peuvent l'être autant pour des raisons génétiques, des raisons périnatales que des raisons liées au statut socio-économique des parents ou liées par exemple à la violence intra familiale.

A Wauthier Braine on a envoyé des questionnaires aux écoles, aux professeurs de 6ème primaire et ou de 1ère humanité en leur demandant de bien vouloir remplir une échelle de 108 items qui décrit de manière très vaste les comportements, les attitudes et les ressentis possibles des enfants.

Donc pour les jeunes placés chez nous entre 15, 16, 17 ans, nous possédons le questionnaire rempli vers l'âge de 12, 13 ans. Les items qui sortent toujours sont: "contredisait souvent", "contestait", "exigeait beaucoup d'attention", "avait des difficultés à suivre", "était désobéissant à l'école", "dérangeait les autres", "était impulsif ou agissait sans réfléchir", "nuisait à la discipline de la classe", "taquinait ou agaçait les autres". A 12 ans certains aspects étaient déjà très présents pour les enseignants alors que d'autres qui relèvent en psychiatrie du registre névrotique: la dépression, la culpabilité, les remords, les phobies, les peurs, les craintes, les aspects obsessionnels sont totalement sous représentés puisque pour aucun jeunes ces items n'ont été cotés.

Arrivés à Wauthier Braine à l'adolescence, 80% des jeunes qu'on a étudiés présentaient les facteurs "menace souvent autrui", "a commis un vol en affrontant la victime", "commence souvent des bagarres".

50% ont utilisé une arme pouvant blesser sérieusement autrui.

Quant à leurs parcours scolaires, il n'y en a que 36% qui n'ont pas redoublé en primaire, 24% ont redoublé trois fois, il y en a même un nombre important qui ont été renvoyés de l'école primaire. En secondaire il n'y a pratiquement plus aucun jeune placé en IPPJ qui n'a pas été renvoyé, ils ont tous été renvoyés de multiples fois, à part 14 % d'entre eux.

75% sont des fumeurs réguliers de cannabis c'est-à-dire qu'ils fument tous les jours et 60% peuvent être considérés comme des dépendants graves qui allument leur "pétard" en ouvrant l'œil le matin. Ces jeunes se mettent hors circuit du matin jusqu'au soir et cela depuis l'âge de 15 ans. Le facteur toxique est un facteur aggravant mais n'est pas du tout explicatif par lui-même de la délinquance.

Finalement, on aborde le monde avec tous nos outils cognitifs, émotionnels et le cinéma, on va le métaboliser d'une manière différente selon les enzymes, selon les outils dont on dispose et les jeunes placés sont ce qu'on appelle des "polytraumatisés psychiques", qui ont des difficultés de tous ordres depuis l'enfance avec des familles extrêmement difficiles.

Pour conclure, cette petite phrase d'Henri Michaux: "j'écris ou je cherche peut-être, je fais de la recherche afin que ce qui était vrai ne soit plus vrai, en tout cas que les idées toutes faites soient

démontées”. et puis l’IPPJ c’est quand même un monde coercitif, voici donc un message d’espoir:  
“une prison montréalaise n’est plus une prison”.

## **Le cinéma exerce-t-il une influence négative sur les valeurs des jeunes ?**

**Par Monsieur Bernard PETRE,  
[ Synergies & Actions pour TNS Dimarso ]**

L'influence des films violents sur les valeurs des spectateurs.

Mon intervention aborde la troisième question posée par Christian Bontinckx dans sa recherche, à savoir "est-ce que les films ou, en particulier, les films dits violents ont une influence sur les valeurs de ceux qui les regardent ?". En d'autres termes, les spectateurs de films violents en viennent-ils, à cause des films qu'ils regardent, à adopter des valeurs plus violentes que des personnes, comparables du point de vue socio-économique, qui ne regardent pas ces mêmes films ? Ce n'est donc pas de la réaction violente individuelle ou le mécanisme individuel du passage à l'acte dont il sera question mais plutôt de l'influence des films dits violents sur les choix de valeurs opérés par ceux qui les regardent.

Pour clarifier la problématique, je tiens à souligner que je ne traiterai pas de la question de savoir si l'exposition forcée ou passive ou involontaire à des images ou des films dits violents influence les choix de valeur de ceux qui la subissent.

Je me limite en effet aux situations dans lesquelles la vision d'un film résulte d'une décision délibérée d'un spectateur qui sait à l'avance que durant ce moment de détente certaines images plus ou moins violentes seront montrées. Cette distinction me paraît très importante, particulièrement lorsque l'on parle des jeunes et de la télévision.

Comment mesurer les valeurs ?

Pour l'analyse des valeurs, le groupe Taylor Nelson Sofres auquel appartient Dimarso dispose depuis plus de 20 ans d'une méthode appelée la sémiométrie.

Le principe est assez simple: on présente à la personne interrogée une liste de 210 mots simples, dont le sens premier est stable et qui ne sont pas neutres sur le plan émotionnel. A titre d'exemple, on peut citer "maison", "île", "fleur", "attaquer", "fusil" ou encore "muraille".

On demande à la personne quel sentiment chaque mot provoque chez elle. La personne répond au moyen d'une échelle qui va de "un sentiment très agréable" à "un sentiment très désagréable" en passant par "un sentiment assez agréable, peu agréable, neutre, peu désagréable ou assez désagréable".

On reconstitue alors les valeurs de la personne en analysant le sentiment qu'elle déclare associer à chaque mot. L'analyse se base sur l'hypothèse que quelqu'un qui déclare que les mots "fleur", "poésie" et "douceur" suscitent en lui un sentiment très agréable a des valeurs d'harmonie. A l'inverse, quelqu'un qui nous dit que les mots "muraille", "fusil" et "armure" provoquent chez lui un sentiment agréable sera considéré comme ayant des valeurs de conflit.

La méthode présente donc l'avantage de recueillir une réponse spontanée, non "rationalisée" et non normative.

Sur le plan mathématique, on travaille ensuite de façon comparative, c'est-à-dire qu'on sélectionne deux groupes de personnes ( par exemple les 15 à 25 ans et les 25 à 35 ans ou encore les hommes et les femmes ) et on examine leurs réponses pour chacun des 210 mots. En regardant quels sont les mots sur-notés et sous-notés par les uns et les autres, on peut situer les deux groupes l'un par rapport à l'autre en terme de valeurs.

C'est précisément ce que nous allons faire maintenant en comparant les valeurs des personnes de 15 à 25 ans qui regardent régulièrement certains types de films aux valeurs des personnes du même âge qui les regardent pas ou très rarement.

Habituellement cette comparaison se fait sur base de "cartes sémiométriques" sur lesquelles les mots "sur-notés" et "sous-notés" par un groupe de personnes apparaissent en gras. Le manque de place ne permet pas de les utiliser ici et je tiens à m'excuser à l'avance pour les difficultés que cela peut occasionner au lecteur. A la place des cartes, je reprends à chaque fois dans le texte les mots sur-notés ou sous-notés les plus significatifs.

Pour faciliter cette comparaison, les mots de la sémiométrie ont fait l'objet d'une analyse en composante principale (A.C.P.). Cette analyse débouche sur des familles de mots, c'est-à-dire des mots qui sont liés au même facteur ou, en d'autres termes, des mots qui évoluent ensemble. Les quatre axes principaux sont ceux du "plaisir" (avec des mots comme "nudité", "île" ou "sensuel"), du "devoir" ("sacrifice", "effort"), de "l'attachement affectif" ("douceur", "caresse", "famille") et du "détachement affectif" ("critiquer", "attaquer", "effort").

Les jeunes qui regardent les films violents sont avant tout des jeunes.

L'analyse sémiométrique permet tout d'abord de constater que les jeunes ont un univers de valeurs très différent des autres classes d'âge, qu'ils aillent au cinéma ou pas. Plus on est jeune, plus les mots liés au plaisir ("émotion", "lune", "rêver") et au détachement affectif ("vitesse", "désordre", "danger", "escalader") recueillent des scores élevés et les mots liés au devoir ("règle", "interdire", "école", "travail", "enseigner") et à l'attachement affectif ("attachement", "nid", "construire") recueillent des scores faibles.

Une analyse un peu plus fouillée met en lumière le fait que les jeunes qui vont au cinéma aiment davantage les mots à connotation spirituelle ("émotion", "légèreté", "sublime", "âme", "secret", "ambition", "musique") et que, si un jeune n'aime pas le cinéma, il apprécie davantage des mots à connotation physique ou matérielle ("nager", "sensuel", "voluptueux", "richesse", "escalader", "montagne").

Il existe donc une spécificité des jeunes qui aiment les films mais, par rapport aux autres personnes du même âge qui n'aiment pas les films, elle reste marginale en comparaison des similarités que cette tranche d'âge (25 à 35 ans) partage face aux autres groupes d'âge. Le cinéma n'a donc pas une véritable influence sur les valeurs des jeunes. Les jeunes qui vont au cinéma n'ont pas fondamentalement des valeurs différentes des jeunes qui ne vont pas au cinéma.

La classe sociale est plus discriminante que l'âge.

L'analyse de la classe sociale met en évidence des différences beaucoup plus significatives: les jeunes des classes sociales supérieures privilégient plutôt les valeurs de sublimation (avec des mots comme "théâtre", "art" et "écriture"), alors que les jeunes des classes sociales les moins élevées privilégient eux des valeurs plus concrètes (avec des mots comme "obéir", "punir", "récompense").

On constate ainsi une vraie différence dans le rapport à la violence: pour les jeunes issus des classes sociales les plus élevées la violence est plutôt associée au désordre, à la révolte, à l'inconnu, alors que chez les jeunes des classes sociales les moins élevées, on va retrouver un registre de valeurs plus traditionnel basé sur le schéma punition-récompense.

Ce qui est frappant, c'est que les jeunes de classes sociales les plus élevées qui aiment le cinéma se distinguent très peu des jeunes issus des mêmes classes sociales qui ne l'aiment pas. Le même phénomène s'observe parmi les jeunes issus des classes sociales les moins élevées. La classe sociale est donc beaucoup plus essentielle que les habitudes en matière de cinéma en ce qui concerne le rapport à la violence.

#### Les différents types de films

Après avoir analysé l'impact du cinéma dans sa totalité, il est intéressant de voir dans quelle mesure certains types de films pourraient avoir une influence sur les valeurs de ceux qui les regardent.

Pour rappel, mon hypothèse est que si un genre de film a véritablement une influence sur les valeurs des jeunes qui le regardent régulièrement, on va trouver dans les réponses de ces jeunes un déséquilibre, c'est-à-dire beaucoup plus de mots liés à la violence que de mots liés au processus de domestication ou d'apprivoisement de la violence.

#### Le film romantique

Ce type de films est associé à des valeurs qui font l'objet d'un large consensus comme le plaisir et l'attachement affectif. Les jeunes qui aiment ce type de films rejettent d'ailleurs beaucoup plus que les autres des mots comme "armure", "fusil" ou "acharnement".

Reste la question de savoir si les mots qu'ils aiment le plus (comme "famille", "maison", "fidélité", "tendresse", "moelleux", "douceur" ou "rêver") ne peuvent pas, dans certains cas, être synonymes de violence même s'il s'agit de formes d'expression de la violence auxquelles la société est moins sensible et qui sont moins condamnées au niveau social.

Ce potentiel de violence est d'autant plus visible que ce groupe aime aussi plus que les autres jeunes des mots comme "conquérir", "pureté", "précieux", "bijoux". Le film "Titanic" et beaucoup d'autres sont là pour rappeler que les histoires romantiques finissent souvent de façon violente.

#### Le film familial

Parmi le public jeune des films familiaux, on retrouve le même type de valeurs, avec encore plus d'importance accordée aux mots liés à l'attachement affectif ("enfance", "maternel", "protéger", "attachement"). De même, le rejet des mots "violents" s'élargit ici pour inclure des mots comme "mort", "attaquer" ou "feu".

Ici aussi, on peut se poser la question de savoir s'il s'agit d'un rejet total de la violence ou s'il s'agit d'un lien avec des formes de violence auxquelles la société est moins sensible ou qu'elle condamne moins.

Cette question se pose avec d'autant plus de pertinence lorsque l'on constate que les jeunes qui aiment les films familiaux aiment aussi plus que les autres des mots comme "bijoux", "richesse" ou "précieux".

#### La comédie

Les jeunes amateurs de ce type de films sur-notent des mots comme "vitesse", "guerre", "danger", "fusil", "secret" ou encore "magie". On est donc face à une violence assez traditionnelle. De même, ils sur-notent des mots comme "commander", "élite", "honneur" et "science", soit des manières également assez conventionnelles de limiter ou contrôler la violence.

#### La science-fiction

Les jeunes amateurs de ce genre de films apprécient particulièrement la science, la logique ainsi que les mots "souverain" et "rigide". C'est dans ce type de valeurs que l'on retrouve leur manière de gérer la violence.

Ils apprécient d'ailleurs beaucoup moins que les autres jeunes des mots comme "naissance", "caresse" ou "gaieté". En ce qui concerne la violence, elle se situe pour eux plutôt au niveau des "désordres naturels" (avec des mots comme "orage", "fusil", "mystères" ou "ironie").

#### Le policier

Le public jeune qui aime les films policiers est très conservateur. Il aime plus que les autres jeunes des mots comme "patrie", "richesse", "victoire", "argent", "propriété", "politesse", "cérémonie", "humble" ou encore "loi". A part les mots "acharnement" ou "interroger", on ne trouve pas de mots directement liés à la violence qui soient sur-notés. Tout se passe comme si, pour ce public, la défense de l'ordre établi et des valeurs traditionnelles induisait une sorte de déni de leurs pulsions violentes. A moins que les mots sur-notés ne soient pour eux à la fois synonymes de gestion de la violence et de violence au sens strict: leur attachement aux valeurs et aux situations établies n'inclut en effet pas la justice, le travail, la raison, la famille ou encore la douceur.

#### Le film de guerre

Les films de guerre, leur valeur principale, c'est la victoire qui peut se définir comme la suprématie d'une violence sur une autre. Dans le cas du "Soldat Ryan" par exemple, le seul processus dont dispose le spectateur pour exorciser la violence à laquelle il est confronté, c'est l'idée de victoire et éventuellement une certaine forme d'humour.

#### Le film d'horreur

On constate que le public qui aime ces films est loin d'être le plus inquiétant. Les 15 à 25 ans qui apprécient les films d'horreur sont des gens qui adhèrent très fortement à des valeurs comme le mariage, l'honnêteté, la propriété, l'honneur, l'argent, la richesse et donc probablement pas des gens qui vont faire la révolution. On constate aussi le type de violence ou le type de registre qui peut les attirer dans les films d'horreur: la magie, l'aventure, le secret ou encore la puissance.

#### Le thriller

Comme la victoire était, dans le film de guerre, le processus-clé de domestication de la violence, le héros constitue, dans le thriller, l'élément clé de gestion de la violence. D'autres valeurs clés sont d'ailleurs directement liées à la figure du héros: le sacrifice, le soldat, le courage, la conquête avec à la fin, la récompense et le cadeau. Dans le thriller (ou en tous les cas dans les valeurs des jeunes qui les aiment), on retrouve donc avant tout la valorisation du héros comme processus pour conjurer la violence.

## Conclusion

Les jeunes amateurs de chaque type de films sont attirés par des expressions différentes de la violence mais adhèrent aussi chacun à des valeurs et des processus différents en ce qui concerne la domestication de la violence. Cette conclusion ne vaut bien sûr qu'au niveau des genres cinématographiques et des jeunes pris dans leur ensemble. Elle ne constitue bien sûr en aucune façon un pronostic sur l'effet qu'un film particulier pourrait avoir, dans un contexte spécifique, sur un ou plusieurs spectateurs. Pour rappel, mon analyse porte sur les valeurs et non sur les mécanismes du passage à l'acte, violent ou non (il n'y a pas que les images "violentes" qui peuvent inspirer certains comportements individuels).

Tout se passe comme si chaque groupe de spectateur avait ses propres drames intérieurs et ses propres scénarios "violents" et que ces derniers différaient fortement selon le type de films que l'on préfère. Lorsqu'un jeune "accepte" de voir la violence présente dans un certain type de films, c'est sans doute parce qu'il trouve aussi dans ce type de films un certain nombre de valeurs et de processus qui lui permettent de conjurer ou de coloniser la violence spécifique présente dans le film.

L'essentiel serait donc de préserver et de renforcer la diversité des genres cinématographiques accessibles aux jeunes afin que chacun puisse trouver une mise en scène de la violence et de sa gestion qui corresponde à son univers intérieur spécifique. La société devrait donc veiller à ne pas défavoriser certains genres de film uniquement sur base du fait qu'ils mettent en scène des expressions violentes qui sont, à un moment donné, jugées plus sévèrement sur le plan social. Le critère de tolérance quant à l'accès des jeunes à certains films devrait donc plutôt se situer au niveau de l'équilibre entre la violence montrée dans un film et les mécanismes de sa résolution mis en scène dans le même film.

En ce sens, l'accès des jeunes - et particulièrement des enfants - à certaines images d'actualités me semble constituer un problème au moins aussi important que celui de l'accès à certains genres cinématographiques. De même, la question de l'équilibre entre la violence et sa résolution se pose aussi selon moi pour le film publicitaire. En effet, il me semble que ces deux types de "films" ont tendance, plus que les films de fiction qui sont "condamnés au récit", à utiliser des images violentes sans les équilibrer par des images ou des textes permettant de domestiquer cette violence. C'est peut-être beaucoup plus dans ces deux domaines que dans le cinéma que se retrouvent des usages "abusifs" d'images "violentes".

## Panel 1:

# Quel rôle l'audiovisuel joue-t-il dans la violence juvénile selon les acteurs de terrain ?

**Madame Carla NAGELS,**  
[ criminologue ]

Je voudrais vous parler plus spécifiquement du concept de violence. Définir un objet scientifique n'est pas chose facile mais en ce qui concerne la notion de violence le problème semble particulièrement aigu. En effet, les définitions que l'on retrouve dans les publications scientifiques sont soit inexistantes, comme si le concept allait de soi, soit s'avèrent étroitement disciplinaires. Quant on tente de répertorier les différents phénomènes qu'on désigne actuellement par le terme de violence, on ne peut qu'être étonné par leur diversité. Ainsi la violence est meurtre, coup et blessure avec ou sans arme, viol ou harcèlement sexuel, maltraitance, racket, vandalisme, guerre, torture, etc.

Mais la violence semble aussi s'appliquer à un ensemble d'incivilités c'est-à-dire des atteintes quotidiennes au droit de chacun de se voir respecté. Sébastien Roche, grand spécialiste français des incivilités, les définit comme suit, je cite: "J'appelle incivilités les ruptures de l'ordre dans la vie de tous les jours, ce que les acteurs ordinaires considèrent comme la loi et non pas ce que les institutions qualifient d'ordre". Sont désignées comme incivilités par exemple: le chahut dans une classe, des jeunes qui traînent en bande dans une rue, le non-respect des règles de politesse, etc.

Enfin, la violence renvoie également à un ensemble de phénomènes qui ne sont pas toujours répertoriés comme tels par les victimes mais que l'on peut regrouper sous le terme de violence symbolique ou de violence institutionnelle. C'est par exemple la violence qu'exerce une société qui ne sait plus accueillir ses jeunes sur le marché du travail, la violence que produit une orientation scolaire ressentie comme injuste par les jeunes qui en sont les victimes.

Comme nous pouvons le constater ces différents phénomènes désignés par le même terme de violence sont tellement différents que leur trouver une essence commune devient difficile. C'est pourquoi je me suis demandé ce que le mot violence voulait dire. "Vis"

signifiant force et le suffixe "ence" désignant une action, la violence serait l'action d'utiliser la force, l'action de décharger de l'énergie de l'intérieur vers l'extérieur. Mais violence signifie aussi transgression car ce mot est très proche du mot violer c'est-à-dire transgresser. La

violence est alors énergie transgressante et sa définition dépend étroitement de ce qu'elle transgresse. Est-ce qu'elle transgresse seulement la loi écrite ? C'est là la définition de la criminalité, de la délinquance mais non de la violence qui comme on l'a vu désigne des actions bien plus larges.

La violence serait alors la transgression des lois écrites mais aussi des lois non écrites, c'est-à-dire de la morale avec toute la subjectivité que cette notion-là comporte.

La violence est une notion morale, c'est-à-dire de l'énergie contraire à la morale qui a lieu dans une société, aux normes en vigueur dans une société. Il me semble que c'est dans son rapport aux normes que la violence est susceptible de se définir. Le mot norme nous vient du latin "norma" qui dans son premier sens désigne l'équerre et dans un sens dérivé, figuratif, la loi, la règle, loi écrite ou coutumière, règle sociale ou maxime de vie. Les normes permettent d'organiser le monde, de donner du sens, de produire un ordre. La violence est alors transgression et désorganisation de cet ordre, introduction d'un chaos, perte de sens. La violence ne peut se définir que négativement comme suppression, abolition de la limite qui donne sens.

Ce qui est relatif dans la violence, c'est la limite qu'elle supprime, le sens qu'elle abolit, l'ordre qu'elle désorganise. Cette limite, ce sens, dépendent bien évidemment du contexte social et historique dans lequel un phénomène a lieu mais aussi du contexte particulier dans lequel il se déroule. L'acte en lui-même n'est pas violent car le sens ne se retrouve que par rapport au contexte. Ainsi un homme qui rudoie sa femme sera dit violent. S'il fait de même avec son adversaire de hockey, ce n'est qu'un jeu.

La violence est alors une représentation sociale qui confère à des faits réels qui peuvent être très différents, le statut de violence, c'est-à-dire d'actes qui transgressent les normes. Comme toute représentation sociale, la violence dépend de la situation des sujets qui la ressentent. Elle comporte plusieurs dimensions.

Premièrement, la dimension sociale. Les représentations de la violence dépendent de la situation sociale et historique des sujets. Il y a à peine 100 ans on considérait comme normal qu'un homme batte sa femme. Actuellement on considère ce phénomène comme étant le symptôme d'un dysfonctionnement au niveau social.

Deuxièmement, la dimension collective, c'est-à-dire l'appartenance collective des sujets qui se représentent la violence. Ainsi, il semble qu'une bagarre dans la cour de récréation ne soit pas perçue de la même manière par les hommes qui continuent souvent à lui conférer une valeur positive que par les femmes qui y voient le plus souvent une atteinte grave à l'enfant.

Troisièmement, la dimension individuelle, psychologique. Un individu qui est plus fragilisé, en perte de sens, insécurisé, se sentira plus facilement violenté. Ainsi, par exemple, dans une société où le sens du métier des enseignants devient difficile, la crise d'identité qui en résulte les rend plus vulnérables, plus susceptibles de se sentir violentés.

Ce qui me ramène à une dimension qui me semble essentielle quand on parle de violence, la violence est ce qui est décrypté comme tel par la victime ou à la limite par un observateur qui interprète un fait. Ainsi par exemple, je peux observer une dispute entre un couple et la trouver très violente sans pour autant que les deux acteurs concernés la vive comme une situation violente.

La violence nuit à qui la ressent. La violence est transgression des normes d'un individu, d'un groupe, d'une société ou autrement dit, elle est imposition de normes différentes. Elle ne se définit qu'à travers une relation où les protagonistes ne sont pas sur la même longueur d'ondes. La violence est l'indice d'une rupture du consensus social. Mais si la violence ne se définit qu'à travers une relation, en ce qui concerne l'augmentation supposée de la violence des jeunes par exemple, il est intéressant de constater que la grande majorité des écrits qui portent sur ce sujet ne s'intéressent qu'à un seul terme de la relation, les jeunes, et non pas du tout à l'autre terme de la relation, c'est-à-dire les gens qui se sentent violentés par ces jeunes. Un nombre innombrable d'ouvrages a déjà été publié sur "le pourquoi les jeunes seraient de plus en plus violents". Les causes invoquées sont multiples: l'autorité parentale est défaillante ; la communauté s'est dissoute et n'a plus de valeurs fondatrices ; dans une société qui devient de plus en plus individualiste, les mass-médias, en nous assénant avec des scènes de plus en plus violentes, influencent de manière négative le comportement de la jeunesse ; les conditions de vie sociale et économique se sont à un tel point dégradées qu'il n'est pas étonnant de constater que les jeunes se réfugient dans la violence.

Bref, le panel des différentes interprétations est large. Pourtant, peu d'auteurs se sont intéressés à l'autre terme de la relation: "qui pense que les jeunes sont de plus en plus violents et pourquoi ?"

Je voudrais conclure cette intervention en donnant quelques pistes de réflexion sur ce sujet.

Le discours sur la violence des jeunes est loin d'être nouveau. A travers l'histoire, et c'est là une grande constante, les jeunes ont toujours été considérés comme étant plus violents que leurs aînés. Ainsi Socrate, il y a 2400 ans, écrivait, je cite: "notre jeunesse est mal élevée, elle se moque de l'autorité, elle n'a aucune espèce de respect pour les anciens, elle est tout simplement mauvaise". Ma grand-mère également trouvait que la jeunesse n'était plus ce qu'elle était. Néanmoins à l'époque, on lui disait: "mais oui mamie, c'est rien tu vieillis" et on la prenait à la rigolade.

Ce qui a changé aujourd'hui, c'est que ce discours est relayé par le politique et qu'il a acquis le statut de discours sérieux, ce qui permet d'ailleurs de mettre en place plusieurs dispositifs qui sont censés lutter contre cette violence.

Alors pourquoi ce changement ? A mon avis il y a quelques pistes de réflexion à explorer, entre autres, le vieillissement de la population. La période actuelle est tout à fait nouvelle, c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que la pyramide d'âge est totalement inversée. Or, en termes économiques et politiques, ce sont les vieux qui ont les rênes en main. Ce sont eux qui votent, ce sont eux qui détiennent une part importante du patrimoine économique mais ce sont aussi eux qui ont peur des jeunes et qui ont le pouvoir de le faire savoir.

Deuxième piste de réflexion, il se pourrait bien que notre société soit de plus en plus intolérante face aux débordements. Nous n'avons vraisemblablement jamais vécu dans une société aussi sûre et aussi policée. Peut-être y a-t-il des choses qu'on supportait sans problème il y a quelques décennies mais qui nous paraissent aujourd'hui intolérables.

Enfin, et cela peut paraître paradoxal avec ce que je viens d'affirmer, mais à mon sens cela ne l'est pas vraiment, on vit dans une période d'incertitude générale: démantèlement de l'Etat providence, de la sécurité sociale, du système des pensions. Cela génère également des tensions générationnelles importantes. La génération au pouvoir actuellement, appelons les "les 68-ards", se demande comment et qui va assurer leur pension. Ils doivent miser sur les jeunes tout en étant incapables de leur offrir un avenir en terme d'emploi. Si nous sommes sortis de la crise économique, nous n'avons pas pu mettre un terme à la crise de l'emploi. L'Etat ne semble plus pouvoir mettre en avant, dans un contexte de mondialisation, une politique sociale active et créatrice d'emplois. Ne pouvant plus intervenir comme régulateur de la vie économique, l'Etat se replie sur sa fonction répressive et c'est bien souvent aux jeunes, de préférence d'ailleurs aux jeunes issus de l'immigration, que celle-ci s'adresse.

Je crois qu'il est temps de réfléchir, et plusieurs d'entre nous le font déjà, à comment faire en sorte de briser l'image négative des jeunes, c'est-à-dire "les jeunes sont violents, délinquants, toxicomanes, incivils, etc.", parce que je ne pense pas que c'est la jeunesse qui a un problème particulièrement aigu mais plutôt la société qui a un problème important face à sa jeunesse.

## **Monsieur Bernard DEVOS, [ Directeur de SOS Jeune ]**

Ca fait plus de 20 ans maintenant que je travaille au contact des jeunes et j'ai vraiment l'impression - je sais que ça va un peu à l'encontre des idées reçues - que les jeunes sont moins violents aujourd'hui qu'il y a une vingtaine d'années. Par contre, je voudrais témoigner comme beaucoup d'autres travailleurs de terrain, éducateurs, enseignants, que la quantité, le nombre de ces fameuses "incivilités" ne cessent d'augmenter et qu'effectivement elles sont extrêmement désagréables. Pour entrer dans le détail c'est: insultes, injures, crachats, détériorations des biens, tags, toute une série de choses qui effectivement rendent la vie en commun un peu difficile.

Mais l'augmentation de la violence, moi franchement, je n'en vois pas tellement. S'il devait s'avérer que les jeunes sont plus violents qu'avant, il faudrait savoir aussi si les adultes, la société en général sont plus violents ou moins violents. Et s'il devait s'avérer que le cinéma a un impact sur la violence des jeunes, il faudrait voir si ce cinéma n'a pas non plus un impact sur la violence des plus âgés.

Quand on dit qu'actuellement 35% des faits qualifiés d'infractions sont à mettre sur le compte des jeunes, il reste, si je calcule bien, 65% à mettre sur le compte des adultes. Quand on sait que la délinquance sénile c'est quand même peu fréquent et donc que c'est entre 20 et 50 ans qu'il y a 65% des faits qualifiés d'infractions, ça permet quand même de modérer les propos. Toujours est-il qu'on a malgré cela une image faussée de la jeunesse, on a vraiment l'impression que c'est une peuplade primitive et brutale qui se livre en permanence à des exactions extrêmement violentes, extrêmement agressives.

Alors je voudrais quand même citer sans entrer trop dans le détail une recherche qui a été faite autour des statistiques de la STIB (Société des Transports Intercommunaux Bruxellois). Vous savez que la STIB, c'est les transports en commun, c'est un endroit très sensible, les chauffeurs de bus, de trams se disent toujours en proie à l'insécurité du fait de leur métier et c'est sans doute très vrai. Donc la STIB répertorie de façon très régulière les moindres faits de délinquance, d'agression verbale ou physique dont sont victimes les chauffeurs. Alors, si on me demandait qui sont les auteurs principaux des faits de violence à Bruxelles, j'aurais tendance, malgré ce que je crois savoir, malgré mon engagement professionnel, j'aurais tendance à dire que sans doute il doit s'agir des jeunes. En plus, que tout le monde me pardonne, comme on sait que les jeunes immigrés sont massivement représentés à Bruxelles, je dirais forcément qu'il doit y avoir pas mal de jeunes issus de cette immigration qui sont concernés.

Et bien, si on prend les statistiques de la STIB, qui sont des statistiques tout à fait irréfutables, on se rend compte que globalement ces jeunes sont effectivement souvent auteurs de faits mineurs qualifiés d'incivilités: agression verbale, insulte, crachats, détérioration des sièges etc. Ca n'empêche personne de vivre en général, même si effectivement ça crée un climat désagréable dans la vie de tous les jours. L'agresseur type du chauffeur de bus de la STIB, c'est un blanc, belge de 30 ans et qui agresse en général le chauffeur à la suite d'un accident de la circulation. Ces données chiffrées permettent de modérer les propos.

La première recherche du Secrétariat permanent à la Politique de Prévention – attaché au Ministère de l'intérieur – qui s'est intéressée à ce fameux sentiment d'insécurité, et dans laquelle on a demandé aux gens quelles sont les causes d'insécurité principales dans les grandes villes, a établi que c'est les déjections canines qui sont la première source d'insécurité à Bruxelles. Deuxième source d'insécurité, la circulation automobile. Toujours est-il que quand on parle de délinquance on ne peut plus en parler sans accoler le qualificatif "juvénile". On aurait presque tendance à oublier qu'effectivement certaines personnes adultes commettent aussi des actes de délinquance, de violence, etc.

Alors, le cinéma rend-il méchant ? La violence des films inciterait des jeunes à la violence ? Dans les films où je vois des choses violentes, je vois souvent des crimes ou bien des attaques de fourgons très violentes. Est-ce que vous pensez à regarder les journaux télévisés, à écouter les journaux parlés ? Est-ce que ce sont principalement les jeunes qui sont auteurs de faits très graves, est-ce que ce sont des jeunes de moins de 18 ans ou de moins de 20 ans qui sont les auteurs des braquages de fourgons avec bazooka ? Je pense globalement que ce sont plutôt les adultes, alors il faudrait poser la question "est-ce que le cinéma rend les adultes méchants ?". J'imagine que c'est au programme. Si ce n'est pas le cas, ça pose question.

## **Monsieur Roland KOENEN, [ Directeur Le Tamaris ]**

Mes confrères ont abondamment parlé de la violence chez les jeunes. Moi je vais vous parler de cinéma. "Violence is beautiful !". Pour ceux qui ne comprennent pas l'anglais, ça veut dire: la violence est belle. C'est du moins ce que prétend la société du spectacle, en américain dans le texte si c'est possible.

Ce colloque analyse les relations entre la violence de spectacle et la violence agie par le public et, en tant que directeur d'un centre pour adolescents placés par les juges de la jeunesse, je vais tenter de faire part de mes observations comme de mes réflexions dans les axes de recherche proposés par le Festival. Alors, aux trois questions posées, celles du traumatisme, de la possibilité du passage à l'acte, de l'influence sur les systèmes de valeurs personnelles comme sur les valeurs sociales, je ne donnerai pas de réponse définitive parce que, en tant que professionnel de la santé mentale, spécialisé dans les adolescents en grande difficulté, je ne me situe pas dans le camp des alarmistes et ne suis pas à ce titre de ceux qui pensent que la violence dans les fictions, et j'insiste bien dans les fictions, ait une influence sur le comportement. Et pour cela je crois qu'il y a deux axes de démonstrations qui peuvent être invoqués.

Le premier axe: existe-t-il des publics sensibles à la violence télévisuelle et si oui, qui sont-ils ?  
Le deuxième axe: le cinéma, la télévision sont-ils oui ou non des procédés qui influencent inconsciemment les gens ?

Lorsque l'on parle de public sensible, les habitudes de notre pensée nous pousseraient certainement à considérer que tout dépend du contexte éducatif. On a entendu parler de classe sociale inférieure, de classe sociale supérieure, de la qualité de l'environnement pédagogique, de l'histoire individuelle qui permettrait à l'enfant de remettre la violence médiatique dans une réflexion plus critique. En somme, les publics sensibles sont généralement identifiés aux personnalités issues d'une histoire difficile. Et bien je ne suis pas sûr qu'on puisse trouver dans les dysfonctionnements familiaux les racines du mal. En effet, s'il faut considérer que les adolescents meurtriers lient parfois leur acte à un film violent, il est à mon avis faux de considérer en retour que les films violents fabriquent des assassins.

Première question donc, les films violents ont-ils un impact plus fort sur les jeunes issus de familles déstructurées, marginalisées, précarisées ?

Et bien les adolescents que nous accueillons au Tamaris sont par définition des jeunes issus d'un milieu familial défaillant, sans quoi ils ne seraient pas dans un home. Certains d'entre eux ont connu des violences terribles, d'autres ont connu des drames épouvantables. Lorsqu'on est mis l'hiver dans la cour avec un seau d'urine sur la tête. Quand papa a tué maman à coup de hache et s'est pendu ensuite, on peut supposer que l'on a connu des modèles propres à nous rendre violents.

Un film comme "Tueurs nés" par exemple peut-il inciter à la violence ? Et bien ma réponse est non sans équivoque. En effet, il n'est pas rare au Tamaris de voir des jeunes s'enfiler toute la série des classiques du thriller ou du gore dans le même mois sans que ça ne débouche sur des agressions en série et même pas sur une seule agression. En règle générale d'ailleurs, les films ne sont pas les premiers déclencheurs de violence. Ces jeunes ont toujours d'autres polarisations violentes et bien souvent, en plus des films que j'ai évoqués, ils affectionnent d'écouter de la musique violente, de collectionner des relations violentes, etc. D'ailleurs en ce qui concerne la violence elle-même, les influences de la famille, des bandes de jeunes, de la sexualité et des drogues sont évidemment beaucoup plus importantes quant au risque de contagion que la violence télévisuelle. On peut donc se risquer à une première conclusion: puisque les jeunes dont nous nous occupons sont par définition des jeunes dont le milieu éducatif a été gravement défaillant, qu'à ce titre ces jeunes généralement considérés comme plus fragiles ne semblent pas plus influencés que d'autres par la violence télévisuelle, il faut sans doute conclure que la violence au cinéma ou à la télévision, c'est-à-dire dans les fictions, n'a pas le pouvoir d'influence qu'on lui confère sur les publics traditionnellement sensibles. En effet, en 25 ans de carrière auprès d'adolescents en grandes difficultés, je n'ai pas observé un seul passage à l'acte qui puisse être identifié à la vision d'un film violent.

Alors voyons la seconde question: le cinéma, la télévision sont-ils des procédés qui influencent inconsciemment les gens ? Si le problème ne vient pas des catégories de spectateurs, le mal vient-il du procédé lui-même ? La télévision a-t-elle oui ou non le pouvoir d'influencer les consciences ?

Sur ce sujet, il est difficile d'avoir une approche strictement scientifique et il me semble qu'on ne puisse procéder que par faisceau de présomptions. Si on regarde les efforts que fait la publicité pour influencer les gens, il faut bien supposer que l'influence télévisuelle existe et que la possibilité de rendre des publics captifs existe elle aussi, sans quoi quelle serait la raison de ces milliards dépensés ?

Cependant le bon sens est contraire à cette idée. Tous ici nous ne courons pas au magasin chaque fois qu'une pub passe à la télé. Par ailleurs, on peut observer que si les mécanismes d'influence étaient tellement évidents, nul doute que les publicitaires ou les politiques s'en serviraient beaucoup mieux.

Donc si l'influence existe, il faut considérer qu'elle n'est ni directe, ni durable.

Cette question en amène une autre: si on ne peut influencer une personne sur ses gardes, peut-on influencer une personne qui ne serait pas en état de se défendre, qui ne serait pas encore en état de produire une réflexion critique ?

On a fait des études sur les publicités subliminales et on n'a pas pu démontrer que les spectateurs étaient influencés par elles.

Par ailleurs, ayant pour ma part accumulé une pratique de 15 années d'hypnose thérapeutique je suis forcé de constater qu'il n'est pas possible sous hypnose d'influencer valablement quelqu'un et aucune étude n'a réussi à mettre en évidence l'effet de l'hypnose à long terme sur la volonté. D'ailleurs si une telle chose était possible, il n'y aurait plus de délinquants, il n'y aurait plus de toxicomanes, il suffirait de les hypnotiser, ce n'est pas le cas.

Et ceci tend à démontrer qu'il existe bien des systèmes de protection critique dans le cerveau humain et qu'il n'est pas très facile d'en influencer durablement le fonctionnement.

Mais si l'on ne peut influencer l'individu, que dire sur l'effet du groupe, de l'influence de l'opinion politique ?

Et bien, les études réalisées sur la campagne présidentielle américaine démontrent que les actions à la télévision en faveur de tel ou tel candidat n'influencent pas l'électeur. On vient au monde républicain et dans une grande majorité on le reste. En somme, ce n'est pas la télévision mais les groupes humains, les pasteurs, les tribuns, les gourous qui influencent le plus l'individu fragilisé et pour clore ce chapitre, j'ajouterai que la diffusion de thrillers sur les télévisions nationales n'a jamais fait monter le taux de criminalité dans les jours qui ont suivi la retransmission.

Donc en guise de seconde conclusion, on doit peut-être avancer que le procédé télévisuel n'a pas intrinsèquement le pouvoir de manipuler les consciences, qu'il n'a pas le pouvoir d'influencer directement les volontés et que si l'effet d'influence perverse existe, il doit être très limité.

Mais si les jeunes de familles déstructurées ne sont pas plus influençables que les autres, si la télévision n'a pas le pouvoir d'influence qu'on lui concède, comment expliquer que des jeunes meurtriers invoquent la vision d'un film violent pour expliquer leur acte ?

Il serait à mon sens très compliqué de définir une catégorie de personnes qui soit spécifiquement sensible au message télévisuel. Existe-t-il oui ou non des pathologies qui n'existent qu'en présence de la télévision ? A ma connaissance il n'y a aucune recherche de grande ampleur à ce sujet. Mais moi, je serais prêt à croire qu'il en existe un nombre très réduit, statistiquement non significatif, dont le cas semblerait de toute évidence entrer dans le domaine de la santé mentale ou de la psychopathologie. Il ne s'agirait pas d'un désordre causé par la projection d'un film violent mais d'une instabilité mentale qui supprime à l'individu ses défenses naturelles face à ce genre de stimulation.

Dans le même sens, la question du retour de la peine de mort, de l'influence des films américains sur les masses européennes ne me semble pas non plus un problème fondé puisqu'il paraît évident que les films n'ont aucune influence sur ce genre de mécanismes. En cette matière, c'est de toute évidence le contexte socio-économique qui reste prépondérant. C'est en effet le contexte qui détermine les actions politiques, pas les fictions, et même si le film "La guerre des étoiles" a pu doper Ronald Reagan à son époque, c'est la rivalité militaro-économique avec l'URSS qui a influencé sa politique du pire.

Actuellement, l'Europe a renoncé à la peine de mort et il n'y a, à mon sens, aucune raison pour qu'elle y revienne. Mais si demain nous sommes en guerre contre la Chine ou contre quelque autre puissance mondiale, que la désolation revient sur nos terres, alors, nous affronterons un contexte

différent et les crimes de guerres, les trahisons, les règlements de compte, les collaborations avec l'ennemi seront sans doute à nouveau passibles de la peine capitale. Qui d'ailleurs ici refuserait de signer à nouveau l'exécution des bourreaux nazis à Nuremberg ? Ce qui nous paraît insoutenable aujourd'hui, nous semblerait naturel et légitime dans des circonstances extrêmes. Ce ne sont pas des films dont nous devons nous méfier mais bien de la façon dont l'information générale est construite et son influence sur les équilibres économiques, sociaux et démocratiques. Jörg Haïder ou Jean-Marie Le Pen sont bien plus dangereux que Hannibal Lecter, le psychiatre cannibale du "Silence des agneaux".

En ce qui concerne les fictions, il faut considérer qu'aucun film ne se vendrait s'il ne correspondait à l'inspiration d'une époque et ce dont notre époque technologique a le plus besoin, c'est de défoulements et de divertissements. "Therefore violence can be effectively beautiful !" Oui la violence de fiction peut être belle, elle est en cela une forme nouvelle d'esthétique et en tant qu'esthétique elle subira les lois de son genre, c'est-à-dire qu'elle passera comme tout le reste.

## **Monsieur Yves LECARME, [ juge de la jeunesse ]**

Lorsque l'on m'a contacté pour ce sujet, j'ai inversé la question et je me suis demandé: mais quelle est notre société ? Quel besoin a-t-elle de s'inventer des films violents au point que ces congrès sont nécessaires pour s'interroger sur le fait de savoir si les films influencent ou non les jeunes dans ce secteur de la violence qui a fait couler tant d'encre ? J'ai la conviction que les films et les autres aspects dont vous avez entendu parler aujourd'hui sont les faces d'un même contexte dans lequel vivent les jeunes. Un jeune est essentiellement influencé par son cadre de vie socio-économique. L'influence de la famille, dont on dit qu'elle n'est pas toujours prépondérante, m'apparaît dans ce cadre comme un facteur non négligeable. Si vous plongez un jeune, qu'il soit d'une famille typiquement belge ou typiquement immigrée, dans un contexte économique très difficile avec un mauvais apprentissage scolaire parce que les conditions, notamment familiales, sont également mauvaises, si ce jeune a une envie, bien légitime ou du moins bien compréhensible, de vouloir correspondre à la société de consommation dans laquelle il vit – il aimerait vivre comme sur les affiches publicitaires, avec la même voiture, avec les mêmes rêves d'évasion – et qu'il ne peut y accéder, très souvent pour ce jeune, la délinquance reste la seule façon de s'intégrer dans son quartier parmi ses pairs. Cette délinquance et la violence qui en découle deviennent ainsi les seules valeurs par lesquelles il peut se faire reconnaître. Voici un des paramètres susceptibles de "pousser" un jeune à la violence.

Le cinéma influence-t-il ce jeune ? Je crois, qu'après avoir entendu les autres intervenants, nous venons d'avoir la brillante démonstration que non. J'ai cependant connu deux cas où des jeunes m'ont dit ouvertement avoir été influencés non par la violence d'un film pour commettre leurs actes mais par les procédés qu'ils ont vu mettre en œuvre, procédés qu'ils ont ainsi répétés.

Dans un des cas, les jeunes avaient assassiné un voisin et les techniques qu'ils avaient mises en œuvre étaient les mêmes que celles qu'ils avaient vues dans une cassette vidéo. Dans un autre cas, c'était une pièce de théâtre qui avait servi de support dans l'acte qu'un jeune a commis et qui a conduit à la mort de son meilleur ami.

Mais encore une fois, ce sont des jeunes qui de toute façon allaient passer à l'acte violent et qui n'ont fait qu'emprunter à l'audiovisuel ou à d'autres formes d'expression "visuelle" les techniques qu'ils y ont vues.

D'autre part, je constate une perte de repères chez les jeunes qui n'ont plus ou très peu de référence morale. J'ai ainsi observé une évolution chez ces jeunes depuis que je suis devenu juge de la jeunesse, soit depuis environ 14 ans ; les jeunes qui m'étaient confiés au début étaient des jeunes qui avaient un rapport à la délinquance mais tout en gardant des limites intériorisées comme valeurs à ne pas transgresser. J'ai peu à peu vu naître une nouvelle génération, celles de jeunes qui ayant perdu tous repères, par rapport à l'école, à la famille, etc., en sont désorientés et ne connaissent plus de limites, y compris par rapport à eux-mêmes. Il n'existe plus non plus nécessairement de règles familiales. Là où, dans des milieux parfois très traditionnels, on respectait la famille ou du moins l'image du père, de la mère, une certaine forme de vie en société, c'est à défaut de règles familiales que les jeunes tentent de trouver dans la rue leurs valeurs ; jusqu'au moment où, à force d'être désorientés, ils deviennent ce que l'on pourrait appeler des "borderlines", c'est-à-dire "limites", "au bord de la ligne" entre la psychiatrie et les attitudes asociales.

Dans ces circonstances, l'émergence d'un sentiment de responsabilité par rapport à soi et aux autres devient difficile.

Le cinéma, la violence y représentée influencent-ils le jeune ? Je crois que la violence et le cinéma font partie de notre société, que cette société forme un tout et que ces éléments n'en sont que des facettes sans doute plus visibles que d'autres. S'arrêter au cinéma qui serait une des causes ou la cause principale de la violence des jeunes serait une erreur.

Platon pour sa part, dans un discours qu'il avait intitulé "la République" résumait sa pensée en énonçant que si on laissait le jeune sans normes, si on lui permettait de ne plus craindre finalement aucune autorité, ni ses parents, ni maîtres d'école, ni personne, dans ce cas, en toute jeunesse et en toute beauté, c'était là le début de la tyrannie.

Or, une attitude qui me frappe chez les jeunes faisant preuve de violence, lorsqu'ils comparaissent dans mon bureau en compagnie de leur petit frère par exemple, c'est les exigences draconiennes et normatives qu'ils ont vis-à-vis de lui et de leur entourage familial en général,... de petits dictateurs en puissance.

Alors, un juge par rapport à la violence, fut-elle véhiculée par le cinéma, sert-il en définitive à éviter qu'un jeune ne devienne un dictateur ?...

## **Monsieur Patrick ZEOLY, [ Institut Chomé Wijns ]**

Le cinéma rend-il méchant ? C'est un titre qui me fait un peu sourire, une question un peu ridicule si ce n'est qu'elle peut servir à mettre un peu les choses au point et expliquer pourquoi il y a de la violence dans la société. Je suppose qu'on pose cette question parce qu'on est dans le cadre du Festival du Film Fantastique. Si on avait été à Mons, dans le cadre du Festival du Film d'Amour, on aurait pu poser la question: le cinéma rend-il amoureux ? On ne le fait pas parce qu'il est de bon ton pour les censeurs de parler de la violence de la société quand on ne veut pas voir où sont les vraies causes. On ne pose jamais la question: Le journal télévisé rend-il méchant ? Est-ce qu'affamer une partie de la population du monde, ça rend méchant ? Est-ce qu'opprimer tout un peuple, ça rend méchant ? Est-ce qu'exclure une partie de la population, ça rend méchant ? Est-ce que laisser des gens sans abri, ça rend méchant ? Ces questions-là on ne se les pose pas.

C'est bien plus facile de voir les causes là où elles ne sont pas et de faire porter la responsabilité d'une partie de la violence à des jeunes qui sont victimes de la violence.

Par contre le cinéma est un moyen de communication. L'école ou je travaille étant dite violente, on a essayé de trouver des solutions pour qu'elle ne le soit plus. Donc on a utilisé les techniques audiovisuelles comme moyen de communication et moyen de lutter contre la violence.

Alors comment fait-on concrètement ? D'abord, on s'interroge sur les vraies causes de la violence qui à notre sens sont essentiellement liées aux inégalités sociales. On entend souvent dans les débats sur la violence, que ce soit à la télévision ou dans les conférences, de "vieux croûtons" parler de la violence des jeunes. On donne rarement la parole aux jeunes.

C'est un fait de société, on laisse parler les spécialistes et on ne donne jamais la parole aux gens qui sont concernés.

Nous, ce qu'on a voulu faire dans notre école, c'est vraiment donner un lieu de parole aux jeunes et surtout ne pas leur mentir sur ce qu'est l'école et sur ce qu'ils sont dans cette société. C'est-à-dire qu'on les prend au sérieux. Par exemple, on n'arrête pas de nous parler de la démocratie, de la citoyenneté, de l'égalité des chances, etc. Un sociologue disait récemment à la télévision que moins il y a d'égalité, moins il y a de démocratie, plus on oblige les écoles à en parler. Chez nous, on ne ment pas aux jeunes, on leur dit qu'ils vont affronter un monde dur où ils auront très peu de chances.

Ce qu'on essaye de faire par contre, c'est de leur donner des armes, pour se battre dans ce monde. Alors les armes qu'on peut leur donner, c'est notamment la collectivité, la solidarité, leur apprendre à travailler solidairement et en collectivité. Et dans ce sens, l'audiovisuel est une des techniques qu'on utilise. On utilise aussi le théâtre, la peinture pour leur apprendre à exprimer leur message autrement, à comprendre pourquoi parfois ils ont envie de casser une fenêtre, à comprendre pourquoi ils ont envie de casser systématiquement.

Voilà ce qu'on essaye de faire et ça porte ses fruits. On a fait une création sur l'exclusion, le racisme et les réfugiés politiques. Elle se terminait par un texte qu'un jeune disait et, comme c'était la première fois qu'on faisait ce type de travail, on avait invité tous les hauts responsables de l'enseignement de la Communauté française. Le jeune terminait la pièce par un texte qui disait à peu près ceci: "aujourd'hui, travailleurs immigrés et belges, nous avons les mêmes intérêts, l'oppression se situe en haut". Il a pu dire ça en se faisant applaudir par les 250 personnes qui étaient présentes et je crois que ce jour-là, les jeunes qui participent aux ateliers

- parce qu'ils ne participent pas tous, je ne vais pas faire d'angélisme non plus - ont compris qu'analyser leur violence à travers des messages forts et s'unir et travailler en collectivité, cela pouvait rapporter beaucoup plus que de casser une fenêtre dans l'anonymat et en tout cas cela pouvait faire passer beaucoup mieux leur message. A travers les actions de ce type, on a réussi à faire chuter la violence dans l'école parce qu'ils prennent l'école maintenant comme un lieu de communication, un lieu de parole où ils peuvent s'exprimer.

**Madame Myriam LENOBLE,  
[ Directrice générale adjointe au Service général de l'audiovisuel et  
des multimédias de la Communauté française ]**

La dernière intervention montre de manière éclairante comment l'outil audiovisuel, qui est un instrument de communication, peut aussi être un outil contre la violence. Cela étant, je souhaitais à ce moment du débat relever un point qui m'avait marquée à l'occasion des interventions présentées par les gens de terrain de l'aide à la jeunesse.

Si on les suit, la violence cinématographique ou télévisuelle n'a pas d'influence - directe en tout cas - sur les jeunes.

Plus particulièrement le cinéma ne joue pas le rôle moteur que certains voudraient lui voir attribuer. Face à ces positions, j'ai envie de jouer le rôle de l'avocat du diable.

En effet, il semble communément admis que l'audiovisuel de manière générale – qu'il s'agisse de télévision ou de cinéma – joue un rôle non négligeable dans la formation des opinions, dans la vie de la société en général. En opérant comme miroir de la vie sociale, il répercute un certain nombre de modèles et de jugements sociaux qui ne sont pas sans importance sur l'évolution de la société.

La question de l'impact sur les comportements est certes plus discutable mais la question doit être posée.

Bien sûr, il convient d'avoir une approche nuancée selon qu'il s'agit de télévision ou de cinéma, les pratiques de consommation étant différentes.

Mais néanmoins peut-on considérer que la diffusion de violence par le média audiovisuel est dénuée d'impact ? Faut-il aller jusqu'à la banalisation ?

Il serait intéressant d'analyser de manière comparée les deux médias et la vision d'un film dans l'un ou l'autre d'entre eux en examinant l'impact sur le public.

## **Panel 2:**

### **Comment les créateurs, les producteurs et les programmeurs de l'audiovisuel réfléchissent-ils la violence à l'écran et ses éventuelles implications dans la réalité ?**

#### **Monsieur Georges JETTER, [ directeur des programmes-achats fictions à la RTBF ]**

Après les différentes interventions de cet après-midi et la présentation de l'étude de Monsieur Bontinckx, beaucoup de choses pertinentes ont été dites. Je crois qu'il y a déjà des lignes directrices qui se dégagent de ce débat. Je vais tenter ici de donner la position de la RTBF et surtout préciser ses responsabilités par rapport à la problématique des mineurs.

Je rejoins ce que disait Monsieur Lecarme concernant la responsabilité parentale et je crois qu'une des missions de la RTBF est justement d'aider les parents à assumer cette responsabilité.

Le deuxième point, c'est d'expliquer comment on en arrive à ne pas banaliser la violence et cela notamment par l'établissement d'une grille de programmation adéquate, grille de programmation qui, on doit toujours bien le préciser, est une grille de service public. Aujourd'hui sur le câble, vous avez de nombreuses chaînes, mais ce qui est important c'est que parmi ces chaînes, la RTBF est un service public et reste un service public. Je pense que c'est une nuance importante et il faut le répéter.

Une autre réflexion, c'est que la violence à l'écran ce n'est pas uniquement un revolver braqué ou de l'hémoglobine qui gicle. La RTBF considère qu'il existe aussi une autre violence: une violence verbale ou une violence psychologique voire morale. Par exemple, il y a des films sexistes qui sont aussi dérangeants et pour lesquels la RTBF tient également à prendre des "précautions de programmation". C'est une nuance qui n'a pas toujours été explicitée ici aujourd'hui mais elle est importante. La violence peut se situer sur d'autres terrains que la violence des images.

Un autre point, c'est que, afin de mieux amortir les coûts de production qui sont toujours en hausse, les producteurs de films ont segmenté la consommation du cinéma. Aujourd'hui, il existe une chronologie d'utilisation imposée et que vous connaissez sans doute: d'abord la projection en salle suivie de la location et de la vente en vidéo (soit en VHS ou en DVD), ensuite - déjà dans certaines régions du pays - le pay per view, puis une ou deux chaînes de télévision à péage - puisque vous avez, par l'intermédiaire de Canal +, une possibilité d'adhérer à Ciné Cinéma, une deuxième chaîne payante.

Ce qui veut dire qu'aujourd'hui, la RTBF comme RTL-TVI, c'est-à-dire les deux chaînes généralistes, se trouvent en cinquième position dans la chronologie audiovisuelle. Ce qui signifie qu'on assiste à une démultiplication de l'accès aux œuvres cinématographiques grâce notamment à de nouveaux supports ou à l'utilisation de décodeurs. On peut penser qu'Internet sera peut-être demain un vecteur complémentaire vers l'utilisation ou vers l'accès aux films cinématographiques.

Quand on parle de la problématique de la violence au cinéma, il faudra désormais l'intégrer dans une vision plus globale et qui concernera tout l'audiovisuel en général. Audiovisuel qui continuellement est en mutation et qui évolue très vite, surtout quand on regarde le nombre de nouveaux vecteurs qui se sont créés ces dix dernières années, alors qu'il y a 25 ans à peine, il n'y avait que deux possibilités d'accès au cinéma: la salle et la télévision.

Autre remarque: on considère que l'audience en télévision est par définition hétérogène, c'est-à-dire que des gens ayant des goûts différents, des aspirations différentes, attendent d'avoir une chaîne de télévision qui les satisfasse individuellement, ce qui est naturellement compliqué. Mais ce qu'on constate, c'est qu'en Belgique, territoire câblé à 95%, la multiplicité des chaînes offertes sur le câble laisse finalement une large possibilité de choix aux téléspectateurs et de ce fait, une chaîne de service public comme la RTBF dispose paradoxalement d'une plus grande liberté que les chaînes privées. La RTBF n'est pas conditionnée uniquement par l'audience contrairement à d'autres chaînes de services publics européennes telle France 2 qui est dépendante à 52% de la publicité. La RTBF, avec 25% de revenus publicitaires, trouve aujourd'hui son équilibre budgétaire. Donc, si pour elle l'audience est importante (parce qu'une télévision qui n'est pas vue, est une télévision qui manquerait à sa vocation), elle n'y est toutefois pas inféodée et peut se permettre, à certains endroits de sa grille de programmation, de trouver des niches pour joindre des publics plus spécifiques, plus pointus ou éventuellement plus avertis. Ceci pour répondre à l'intervention de Monsieur Hennebert qui considérait que l'application de la signalétique permettait justement de présenter en télévision d'autres types de programmes.

Enfin, pour en revenir au problème de la violence à l'écran et plus particulièrement au petit écran, je peux vous dire qu'étant dans ce métier depuis de nombreuses années, je crois qu'il n'y a finalement qu'une seule solution: informer, encore informer et toujours informer et surtout, une information à bon escient et dirigée vers les bons interlocuteurs.

Depuis les années 70, date à laquelle fut instaurée une Commission consultative des convenances morales à la RTBF, celle-ci a toujours tenu à mettre en garde les téléspectateurs et plus précisément les parents, sur le contenu des films qu'elle mettait à l'antenne. Elle considérait que cela faisait partie de sa mission et qu'elle ne devait pas "balancer" n'importe quoi sur ses antennes sans se soucier d'en avertir les téléspectateurs. Surtout qu'à cette époque-là, la RTBF était chronologiquement le deuxième et unique diffuseur des films après les salles.

La RTBF voulait un minimum d'éthique sans imposer une morale car ce n'était aucunement sa mission. Mais elle se devait de tenir compte de l'air du temps et de mettre en garde les téléspectateurs que des images ou des contenus ou des situations pourraient éventuellement les choquer. Une fois informé, on considérait que le téléspectateur était un adulte à qui on laisse voir ce qu'il veut. On considérait que c'était essentiel.

A l'époque, les speakerines étaient chargées d'émettre des réserves. Elles émettaient des réserves explicites ou implicites. Malgré la disparition des speakerines, la RTBF a continué à mettre en garde ses téléspectateurs en utilisant d'abord le carré blanc que l'on a toujours voulu utiliser avec parcimonie afin d'éviter qu'il ne se banalise.

Puis est arrivé l'arrêté de la Communauté française qui a institué l'application d'une signalétique que vous connaissez. Elle a encore été amendée récemment puisqu'on a rajouté en plus de "l'autorisation parentale obligatoire" une "autorisation parentale souhaitée". Tout cela dans le cadre d'une mission où la RTBF se soucie d'informer son public et essaye de ne pas le tromper sur "la marchandise", considérant qu'elle s'adresse à des téléspectateurs qui sont aussi des personnes responsables.

L'application de cette signalétique est surveillée en interne à la RTBF par une Commission de la Signalétique et elle est également surveillée d'une manière externe par le Conseil supérieur de l'Audiovisuel qui, lui, est chargé de vérifier la bonne application de l'arrêté. L'application de cette signalétique permet tout en protégeant les mineurs de relativiser le rapport à la violence présente dans certaines émissions qui sont diffusées sur les écrans de la RTBF et surtout comme je le répète, d'avertir le public sur le contenu de ce qu'on lui propose à l'antenne.

On peut jouer naturellement sur d'autres facteurs. Il y a des films que l'on doit diffuser en soirée car ils ne conviennent pas l'après-midi et inversement.

Il y a donc aussi le positionnement des fictions dans la grille qui permet de diluer les effets de banalisation de la violence.

Par ailleurs, la RTBF n'est pas une chaîne uniquement dédiée à la fiction. C'est d'abord essentiellement un service public, c'est-à-dire une chaîne qui produit des émissions qui doivent s'adresser à la Communauté française de Belgique. La RTBF doit être pluraliste et ouverte à tous et à toutes. Elle respecte ainsi une des libertés fondamentales qui est celle de la liberté d'expression.

**Marc Didden,  
[ réalisateur ]**

Je suis scénariste-metteur en scène. J'ai fait quatre longs métrages, j'en ai écrits sept et quand on m'a invité à ce débat, j'ai naturellement pensé: est-ce qu'il y a de la violence dans mes films ?

Dans chacun de mes films qui ne sont pas du tout violents, il y a une scène violente. Pourquoi est-elle là ? Parce que je crois que la violence est dans la vie et donc la violence est aussi dans le cinéma. Je dois avouer, et peut-être est-ce un peu à côté de ce débat, qu'il m'est difficile d'écrire des scènes violentes, presque aussi difficile de les voir. Le seul genre où je les supporte, c'est justement le fantastique, parce qu'il y a un cadre qui pour moi est un signal très clair que l'on ne parle pas du vrai dans le sens quotidien, dans le sens journalistique du terme. Donc là, dans une projection d'un film fantastique, j'accepte les trucs les plus horribles, ça ne me gêne pas du tout.

Quand moi-même j'écris une scène où un homme frappe une femme par exemple, ce qui m'est arrivé, cela ne m'a pas été facile à écrire ni à filmer. Dans la discussion avec les comédiens, j'ai bien dû justifier pourquoi cette gifle était là.

Ce que je veux dire, c'est que oui, la violence doit être dans le cinéma parce qu'elle est dans la vie. Non elle ne peut jamais être gratuite, non elle ne peut jamais être là comme une obscénité. Il faut, bien que je ne me considère pas comme un grand moraliste ou certainement pas comme un censeur, qu'elle soit bien réfléchie. Il ne faut pas seulement la montrer, il faut la montrer avec un but. Si je l'ai fait quelques fois, cela m'a pris plus de temps que d'écrire une scène sans violence parce qu'il faut faire attention.

## **Harry Cleven, [ acteur-réalisateur ]**

Je ne vais pas faire de mea culpa parce que je suis tout à fait fasciné par la violence. Moi, je fais des films qui sont qualifiés de très violents ou qui sont perçus d'une manière violente par certaines personnes. Je n'ai pas un point de vue de théoricien sur le rapport entre le cinéma et la violence. Un cinéaste a dit un jour qu'un cinéaste c'est quelqu'un qui donne des nouvelles de là où il est. Moi, je parodieras en disant: de là où il en est !

J'ai l'impression que mon travail de cinéaste c'est d'aller voir à l'intérieur de moi, sans présupposés moraux, ce qui se passe. Donc, j'ai l'impression que mon travail est de recevoir des impressions du monde extérieur, de les digérer et ensuite de retransmettre quelque chose.

Je ne peux que constater qu'à l'intérieur de moi, il y a beaucoup de violence. J'en ai à la fois peur et je suis fasciné par cette violence et j'essaie d'être le plus honnête possible dans ce rapport-là. J'ai souvent l'impression qu'on parle de la violence comme d'un phénomène extérieur. Personnellement, je pense que c'est tout à fait faux, la violence est dans l'homme, c'est un des facteurs fondamentaux de la vie et je pense que l'on doit mener un travail de mise à jour pour pouvoir le gérer convenablement. Si je suis fasciné par la violence, cela ne veut pas dire que je suis violent, je suis non violent. J'ai fait mon objection de conscience mais je fais du karaté depuis très jeune, j'ai fait de la boxe, je suis instructeur d'arts martiaux. Dans ma famille, il y a des criminels, un meurtrier, des casseurs... Donc j'étais souvent confronté dans ma vie à cette violence mais pour moi la vraie violence est ailleurs.

La semaine dernière à Porto, j'ai vu un film extrêmement violent qui s'appelle "The audition". C'est un film choquant, on sort de là en tremblant. Mais le film est qualifié comme film violent et donc j'ai la liberté de réagir contre cette violence et de me dire que je suis d'accord ou pas. Ça crée des débats et cela ne me paraît pas malsain.

Par contre l'autre jour, j'ai vu à la télévision le film de Spielberg "La liste de Schindler" interrompu par de la publicité. Cela, je trouve que c'est une violence obscène.

Ce qui me choque terriblement à la télévision, mais au cinéma aussi, c'est non pas qu'il y ait un film violent mais qu'à côté d'un film violent, il y ait un JT et une pub et puis qu'il y ait un magazine ou quelque chose d'autre. C'est la mise côte à côte de tout cela qui crée la banalisation beaucoup plus que le sujet violent en soi qui se nomme comme tel.

C'est ça qui est beau dans ce genre de festival, c'est que c'est absolument défini et que les gens savent ce qu'ils vont voir. Il y a un rapport très sain à la violence, il y a une mise à jour des pulsions violentes et je pense qu'il est sain de les regarder en face.

## **Jaco Van Dormael, [ réalisateur ]**

C'est certain que dans la plupart des films on traite de la violence et ne pas traiter de la violence pour protéger le spectateur, ce serait comme si on ne pouvait pas donner des leçons d'histoire où on parle d'Hitler parce que cela risquerait de donner naissance à des mouvements néonazis. C'est certain qu'il y a des gens à qui la violence plaît. C'est certain aussi qu'il y a des cinéastes qui aiment jouer avec la violence. C'est certain qu'il y a des films qui sont quelque part des exutoires à la violence, une manière d'expérimenter des choses qu'on a trop peur d'expérimenter dans la vie. Mais je suis très mal placé pour en parler parce qu'en général, quand je vois un film violent, même un film fantastique, je regarde mes chaussures pendant la moitié du film.

Mais cela me fascine aussi parce que quand on a vécu quelques expériences de violence dans la vie réelle, on se dit que la pensée devient complètement différente.

Je pense aussi que le plus important dans la manière dont est perçu un film qui comporte de la violence, c'est le spectateur, c'est lui qui transforme le message, vu que c'est à lui qu'il est destiné. J'ai vu "Platoon" aux Etats-Unis. Alors que "Platoon" est un film qui comporte des scènes terrifiantes de massacres de vietnamiens, de femmes, d'enfants, il y avait devant moi un rang de blacks qui lançaient leurs chapeaux en l'air en criant "Hourra !" à chaque assassinat, à chaque meurtre et qui voyaient manifestement tout à fait autre chose.

Comment se faire comprendre ? C'est un problème qu'ont tous les cinéastes, comment traiter de la violence en faisant passer son point de vue ? Je pense que le malentendu existera toujours par rapport à certaines personnes qui en ont un besoin pulsionnel. C'est quelque chose qui fait partie des relations entre les gens et, à mon avis, il faut en traiter parce qu'on n'habite pas à Disneyland.

**Marc Didden,  
[ réalisateur ]**

Il est vrai qu'il y a des cinéastes qui aiment la violence et je crois qu'Oliver Stone en est un. Là se pose une question de morale: est-ce qu'on a le droit de proclamer la violence ? Est-ce qu'on a le droit de faire des films méchants ? Est-ce qu'on a le droit d'assumer cet aspect de la vie, de ne pas le critiquer mais de le prendre comme une évidence et comme une machine dramatique pour faire un film intéressant ? Je me souviens des meurtres des tueurs fous de Paris. Dans leur appartement, on a trouvé des affichettes et le scénario de "Natural born killers". Cela ne prouve naturellement pas qu'il y a une relation évidente mais c'est vrai qu'en tant que cinéaste on se pose quand même la question: est-ce qu'on peut le faire ? Est-ce qu'il ne faut pas toujours mettre des guillemets ou des lampes alarmantes pour dire "attention, ce n'est que du cinéma !" ?

C'est la responsabilité d'un cinéaste, mais aussi naturellement de ceux qui diffusent le film, qui le distribuent, puisqu'ils choisissent. Il faudrait qu'on ose se confronter à l'opinion du public. Est-ce que tous les films que la profession présente valent la peine d'être présentés, ont le droit d'être présentés ?

## Harry Cleven,

Les films américains, je ne les trouve pas très violents. Ce n'est pas une violence qui me touche. Les effets spéciaux, en général, cela m'endort. C'est une sorte de code où pendant 20 minutes des gens se courent après, cela explose dans tous les coins, mais je n'arrive pas à être touché par ça. Par contre, un film comme "Une femme sous influence" de John Cassavettes est un des films les plus violents que j'ai vu. Tout dépend où on met la violence.

Godard disait un truc très beau par rapport au cinéma américain: "Les Américains ils font ce qu'ils veulent. Bon, ils ne veulent pas grand chose mais nous, on fait ce qu'on peut."

**Jaco Van Dormael,**

A la question: "est-ce qu'on a le droit de faire ce type de film ?", je répondrais spontanément oui. Puisque Oliver Stone fait ce type de film là et bien c'est qu'il pense ça et je ne pense pas que c'est par calcul. C'est quelqu'un qui a un vécu qui fait que ça le préoccupe et je suppose qu'il est sincère.

## **Georges Jetter,**

Il faut quand même savoir que la fréquentation des cinémas aux Etats-Unis, comme en Europe, est composée de la tranche d'âge des 16 à 24 ans. Donc un film trop violent aux Etats-Unis, comme ici en Europe, se retrouve avec des interdictions qui sont commercialement préjudiciables. Quand vous savez que le coût moyen d'une production américaine se situe aux alentours de 50 millions de dollars, vous n'avez pas intérêt à vous priver d'une frange de votre public en y ajoutant des scènes violentes. Je ne pense pas que la violence ajoute un attrait au film. Au contraire, elle est plutôt un handicap commercial.

Un deuxième élément, c'est qu'en tant que programmeur de télévision, je peux vous dire que les films qui m'ont posé le plus de problèmes à la RTBF, ce ne sont pas des films américains mais bien des films français. Quand on a proposé "La haine" pour diffusion à la RTBF, je peux vous dire qu'on a été très embarrassé. On aurait pu le présenter avec un débat, on ne l'a pas fait.

## **Jaco Van Dormael,**

Moi je suis personnellement plus effrayé par les dessins animés qu'on passe aux enfants que par des films comme "Platoon" ou "Natural born killers" ou les films de Matthieu Kassovitz. Ce qui est important, c'est qu'on s'intéresse à la fiction pour vivre une vie qu'on n'a pas vécue. Ce que cette expérience enseigne est évidemment capital. Il y a énormément de films américains, et non américains aussi d'ailleurs, où on emploie la violence pour régler les problèmes. C'est un pattern qui sert à de nombreux films et qui fait aussi que les Américains sont beaucoup plus enclins à envoyer leur armée en étant persuadés que ça va résoudre les problèmes, qu'ils vont gagner de toute façon. Par contre d'autres films qui traitent de la violence et qui montrent qu'au bout de la violence tout le monde est perdant, je les trouve moins dangereux que des films où ça répond simplement à la pulsion de "on a un ennemi, on va l'attaquer, on va lui faire sa fête et on va gagner", ce qui est un pattern assez classique de beaucoup de films et de beaucoup de littérature aussi d'ailleurs.

# Conclusions

## Madame Myriam LENOBLE

La qualité et la diversité des exposés mais aussi la vivacité des débats montrent une fois encore que le thème de la violence dans l'audiovisuel nous interpelle.

Si aucune solution évidente n'apparaît, si les conclusions ne sont pas toujours unanimes, un élément s'impose, celui de maintenir la réflexion et le débat permanent. C'est en tout cas la volonté de la Communauté française.

Depuis 1996, elle a lancé ce débat en mettant face à face dans le cadre d'auditions publiques les responsables des télévisions et les représentants de la société.

La volonté de la Communauté française est de lutter contre la banalisation du problème et la déresponsabilisation de tous les acteurs en menant des actions diverses (publications, enquêtes, débats,...).

La rencontre d'aujourd'hui en est un exemple.

Elle présente, en outre, un caractère novateur.

Pour la première fois, dans sa spécificité le cinéma a été sous la loupe des experts.

En outre, la collaboration avec le secteur de l'aide à la jeunesse a apporté, dans ce cadre des éclairages nouveaux. Elle a aussi montré que l'approche de la violence devait être nuancée et tenir compte de plusieurs variables, telles que la formation, la dimension sociale, l'encadrement, etc.

En ce qui concerne le secteur de l'audiovisuel du Ministère de la Communauté française, on se réjouit en tout cas de cette rencontre. En aucun cas pour nous, elle ne ferme le débat. Au contraire, elle le stimule et nous invite à le poursuivre très prochainement sur d'autres thèmes comme celui de la violence dans l'information.

## **Monsieur Georges DELMOTTE, [ Président du Festival International du Film Fantastique de Bruxelles ]**

Au début, lorsque nous avons lancé l'enquête, j'étais un peu inquiet. On avait beau être intimement persuadé du contraire, qu'en aurait-il été si l'enquête avait prouvé clairement que le cinéma était responsable de la violence dans le monde ? Quelle reconversion aurait-il été possible pour nous ? Organiser un festival du film religieux ? Un festival du film de vacances ? Un festival du film agricole ? Au Fantastique, nous programmons des romances, des films d'humour, du merveilleux, des films oniriques, des films d'art et essai. Il n'y a clairement pas que des films d'horreur ou des films violents au Festival, bien que les films à la Tarantino, les "Matrix", les "Massacres à la tronçonneuse", les "Halloween", les "Vendredi 13", nous, on adore ça. Hitchcock, Cronenberg, Lynch, Romero, Polanski, Gilliam, Scott et même Oliver Stone, ce sont tous nos héros et nos héros ont rarement une fleur à la boutonnière. Sommes-nous des monstres pour autant ? Si nous ne programmions pas 80% de films inédits, si nous n'attirions pas plus de 60.000 spectateurs par édition, cette question serait oiseuse, mais voilà nous sommes à la tête d'une manifestation populaire et nous avons des responsabilités. C'est le pourquoi de cette enquête.

Le résultat d'un an de travail ne donne pas de conclusions péremptoires, elles étaient même prévisibles diront certains. Cette étude a en tout cas le mérite d'exister, ce sera désormais une base pour une réflexion ultérieure plus poussée. Elle semble en tout cas prouver que ce n'est pas le Festival qui poussera au passage à l'acte, que ce n'est pas le Festival qui traumatisera le jeune spectateur.

Il semble même que le Festival puisse avoir une action bénéfique dans le domaine, il y a une communion chez les spectateurs du Festival, une communion sans le côté religieux. Enfin, elle montre que la problématique de la violence sort clairement du contexte du Festival.

L'art a toujours été considéré comme dangereux par

certains milieux, l'art a toujours été considéré comme la source de tous les maux par certains milieux, mais l'art n'est jamais que le reflet d'une société, un miroir qui nous renvoie une image, une image qui n'est pas toujours agréable à regarder. Si nous voulons changer le reflet, ce n'est pas le miroir qu'il faut détruire ou occulter, c'est nous même qu'il faut changer. Le cinéma est une œuvre d'art, il provoque chez nous une émotion esthétique mais il provoque aussi le plus souvent une réflexion. Chaque film que l'on voit nous éduque, chaque film que l'on voit nous apprend quelque chose mais l'art en général, le cinéma en particulier, n'est pas responsable du contenu des réflexions qu'il provoque chez nous. Il n'y a que nous qui soyons responsables des actions que nous menons, même si c'est le cinéma qui les suscite peut-être. Le cinéma n'est qu'un déclencheur, il provoque mais c'est nous qui menons la réflexion, c'est nous qui posons l'acte.

Mais l'art, le cinéma peuvent être aussi un outil pour l'éducation, pour la démocratie. Un outil pour faire un homme meilleur, plus responsable. Le cinéma est un outil et, comme tous les outils, il nécessite une formation. Quoi de plus sécurisant qu'une épingle de sûreté, quoi de plus dangereux qu'une épingle de sûreté.

C'est l'une des conclusions de l'enquête qui me paraît à mon niveau la plus intéressante. Il faut former au

cinéma, il faut former par le cinéma et il faut aller chercher le public qui en a le plus besoin, qui a le plus besoin de formation, d'éducation là où il se trouve, dans les écoles.

C'est dans un petit ciné-club que j'ai appris à aimer le cinéma. En même temps, je connaissais le plaisir du débat, le plaisir de la confrontation d'idées, le plaisir du dialogue. Je me trompe peut-être, mais il me semble que les ciné-clubs scolaires sont devenus rares. Pourtant ils ont un intérêt certain pour peu que la programmation en soit conçue sans œillères.

Ce que nous avons tenté de faire au Festival - attirer le spectateur moyen grâce au cinéma populaire vers des œuvres plus sophistiquées, vers la réflexion -, il y a moyen de le mener avec succès dans les écoles. C'est d'ailleurs la raison de notre collaboration avec la confédération parascolaire qui travaille dans ce sens et qui amène des écoles au Festival.

En conclusion, je dirais que le cinéma bien digéré peut être un moyen d'éducation fantastique et vous pouvez prendre ce dernier mot dans les deux sens.

Je remercie la Communauté française de Belgique pour l'aide décisive qu'elle a apporté à la réalisation de ce colloque, je vous remercie pour votre présence.

## Contacts

Ministère de la Communauté française de Belgique

• 44 Boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

Service général de l'Audiovisuel et des Multimédias

- Eric Franssen
- Tél: 02/413.22.46
- Fax: 02/413.30.50
- Courriel: [eric.franssen@cfwb.be](mailto:eric.franssen@cfwb.be)

Observatoire de l'Enfance, de la Jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse

- Anne-Marie Dekoninck
- Tél: 02/413.36.27
- Fax: 02/413.34.78
- Courriel: [anne-marie.dekoninck@cfwb.be](mailto:anne-marie.dekoninck@cfwb.be)

Festival International du Film Fantastique de Bruxelles

• 8 Rue de la Comtesse de Flandre, 1020 Bruxelles

- Georges Delmote, Président
- Tél: 02/201.17.13
- Fax: 02/201.14.69
- Courriel: [peymey@biff.org](mailto:peymey@biff.org)

- Christian Bontinckx
- Tél: 02/537.47.40
- Courriel: [cbontinc@skynet.be](mailto:cbontinc@skynet.be)